

## LAMARTINE ET LA TURQUIE

### III<sup>eme</sup> PARTIE

#### GHAPITRE VII

#### LÂMÎA KERMAN

De meme que la terre, le peuple turc aussi, n'a laisse d'interesser Lamartine qui, en maintes occasions en a parle avec sympathie et comprehension. Il admire les vertus solides de ce peuple dont 'l ne cessera plus de louer la franchise, la noble simplicité, la bravoure, la droiture ainsi que la force qu'il attribue a l'idee de la fatalite qui regit les actes de celui-ci.

L'ecrivain qui s'interesse surtout a l'âme humaine, a etudie et observe avec attention, cela va sans dire, cell-e du peuple turc et ce qu'il a vu au fond de cette âme l'a pousse â aimer et a estimer ce peuple honnete, droit et probe qui gardait encore intactes ses vertus antiques.

Dejâ lorsqu'il etait a Yafta et qu'il avait reçu la visite du Gouverneur dont il nous trace d'abord le portrait physique, Lamartine nous parle ainsi de la noblesse et de l'elevation qu'il a lues sur son visage: "Son regard etait fier, doux et ouvert comme le regard de tous les Turcs en general. On sent que ces hommes n'ont rien â cacher; ils sont francs, parce qu'ils sont forts: ils sont forts parce au'ils ne s'appuient jamais sur eux-memes et sur une vaine habilete, mais toujours sur l'idee de Dieu qui dirige tout, sur la Providence qu'ils appellent Fatalite. Placez un Turc entre dix Europeens, vous le reconnaitrez toujours a l'elevation du regard, â la gravite de la pensee imprimee sur ses traits par l'habitude, et a la noble simplicité de l'expression."<sup>2</sup>

Ailleurs, il dira encore que la civilisation orientale est au niveau de la civilisation europeenne parce qu'elle est plus vieille, et originaires plus pure et plus parfaite": "A un oeil sans prejugé, continue-t-il, il n'y a pas de comparaison entre la noblesse, la decence, la grâce severe des moeurs arabes, turques indiennes, persanes, et les notres. On sent en nous des peuples jeunes, sortant a peine de civilisations dures, grossieres, incompletes: on sent en eux les enfants de bonne maison, les peuples heritiers de la sagesse et de la vertu antiques. Leur noblesse, qui n'est que la filiation des vertus primitives est ecrite sur leurs fronts et empreinte dans toutes leurs coutumes; et puis il n'y a pas de peuple parmi eux. La civilisation morale, la seule dont je tiens compte, est partout de niveau. Le pasteur et l'emir

<sup>1</sup> Les deux premieres parties de cette etude ont ete publiees dans la Revue de La Faculti des Lettres d'Ankara Decembre 1957 Tome XV, No. 4.

<sup>2</sup> Cf. 1 p. 316, Tome I.

sont de meme famille, parlent la meme langue, ont les memes usages et participent a la meme sagesse, a la meme grandeur de traditions, qui est l'atmosphere d'un peuple<sup>3</sup>"

De meme que la force, la bravoure du peuple turc provient aussi d'apres lui de son fatalisme, de sa croyance en une existence meilleure qui lui sera accordee dans l'autre vie, si bien que dedaignant les biens d'ici-bas il aspire au bonheur celeste qui lui est promis par le Coran: "Le dogme du fatalisme en a fait le peuple le plus brave du monde: et quoique la vie lui soit legere et douce, celle que lui promet le Koran pour prix d'une vie donnee pour sa cause, est tellement mieux revee encore, qu'il n'a qu'un faible effort a faire pour s'elancer de ce monde au monde celeste qu'il voit devant lui rayonnant de beaute, de repos et d'amour.."

Mais ce fatalisme que l'Occident a reproche si souvent au peuple turc comme le principe meme du mal qui le ronge, Lamartine loin de l'en blâmer, s'en sert ici pour louer encore les qualites de bravoure de celui-ci: "Ce peuple est fataliste, oui, dira-t-il, plus tard dans la Preface de son Histoire de la Turquie a l'occasion de la guerre Turco-Russe, mais fataliste à la maniere des heros, il fait son destin! . . .<sup>5</sup>"

De meme que la bravoure de ce peuple, sa probite aussi ne laisse d'eveiller en lui l'admiration la plus vive.

Lors de son depart d'Istanbul pour la France, Lamartine trouve ses gens et ses chevaux qui l'attendent à Eyoub. Cela est un pretexte pour lui de parler en des termes elogieux de la probite du peuple turc: "...; les chevaux et les equipages nous attendaient dans le faubourg d'Eyoub, sur une petite place, non loin d'une fontaine ombragee de platanes. Un cafe turc est aupres. La foule s'assemble pour nous voir partir: mais nous n'eprouvons ni insulte ni perte d'aucun objet. La probite est la vertu des rues en Turquie; elle est moins commune aux palais. Les Turcs qui sont assis sous les arbres, devant le cafe, les enfants qui passent, nous aident à charger nos arabas et nos chevaux, ramassent et nous rapportent eux-memes les objets qui tombent ou que nous oublions<sup>6</sup>"

Plus tard, lors de son second voyage, il reviendra encore sur cette vertu du peuple turc qu'il loue avec chaleur: "Ils ont, dit-il en parlant des Turcs, leur tribunal dans leur conscience. Tous les Europeens qui les pratiquent sont unanimes dans Testime qu' ils professent pour leur probite<sup>7</sup>."

Lamartine n'a pas passe non plus sous silence l'hospitalite du peuple turc, vertu traditionnelle que cultivent avec tant d'art et de politesse les Turcs depuis les plus humbles jusqu'aux plus riches seigneurs.

<sup>3</sup> Cf. 1 p. 430, Tome I.

<sup>4</sup> Cf. 1 p. 120, Tome I.

<sup>5</sup> Cf. 3 PreTace, p. 25.

<sup>6</sup> Cf. 1 p. 246-247, Tome II.

<sup>7</sup> Cf. 2 p. 122.

Durant ses deux voyages, il est reçu partout avec des marques d'hospitalité touchantes. Partout on rivalise de zèle pour l'accueillir avec une libéralité princière, chacun lui portant d'un cœur généreux tout ce qu'il a de meilleur à lui offrir.

C'est ainsi que pendant son voyage de retour en France, il est reçu entre autres, par le Gouverneur de Tatar - Pazarçık, fils d'un ancien vizir, Husseyin Pacha, qui lui offre une maison vaste et élégante pour y habiter pendant son séjour dans cette ville. A peine le poète était-il installé qu'il voit arriver une vingtaine d'esclaves portant chacun un plateau sur la tête contenant du pilav, des pâtisseries de toutes sortes, du gibier et des sucreries. Il lui envoie encore deux beaux chevaux en présent, des veaux et des moutons pour sa suite<sup>8</sup>.

Et quand Lamartine tomba malade d'une inflammation de sang à Yenikeuy, luttant pendant vingt jours contre la mort, le même prince informe de l'état de l'écrivain, lui enverra chaque jour des moutons et des veaux pour nourrir ses gens et pendant tout le temps de son séjour à Yenikeuy, cinq ou six esclaves restaient tout prêts avec leurs chevaux dans la cour de la maison habitée par le poète, en attendant ses ordres pour les exécuter. Le prince lui offrit même des esclaves à son départ et un détachement de ses cavaliers l'accompagna jusqu'aux limites de son gouvernement<sup>9</sup>.

Lors de son second voyage pendant qu'il visite son domaine de Burgaz ova, il est l'objet de la même hospitalité généreuse de la part des paysans d'Anatolie.

A Yeni Çiflik, il voit accourir au devant de lui, le principal habitant du village qui le prie d'entrer chez lui et d'accepter son hospitalité. Mais Lamartine refuse cette offre parce qu'il préfère se reposer en plein air. Alors le villageois envoie son fils et son esclave à la maison pour lui offrir tout ce qu'il avait de meilleur, des fruits, du laitage, du beurre, du café des pipes, et des sorbets<sup>10</sup>.

A Tire, il est reçu avec les mêmes marques d'hospitalité. Des les portes de la ville, auelle fut sa surprise lorsqu'il vit arriver au devant de lui un groupe de cavaliers qui étaient le Gouverneur, le commandant militaire, le receveur des impôts, tous les grands fonctionnaires en somme de la ville: "Us me saluerent, note-t-il, avec des sourires sincères de bienveillance et d'accueil et ils me présentèrent tour à tour les fleurs qu'ils tenaient à la main.

"Nous ne souffrirons pas que vous empruntiez un logement et un repas au caravansérail lui dirent-ils; vous n'êtes pas un étranger parmi nous: vous êtes le voisin, l'ami et le frère de tous les habitants, toutes nos demeures

<sup>8</sup> Cf. 1 p. 252, Tome II

<sup>9</sup> Cf. 1 p. 254 Tome II.

<sup>10</sup> Cf. 2 p. 137.

sont a votre disposition; votre logement et votre souper sont déjà prepares chez celui d'entre nous dont vous voudrez bien accepter le toit et la table<sup>11</sup>"

Ces marques d'hospitalite qu'il rencontre partout sur son ehemin, le transporte d'aise et aussi d'etonnement. Dans une lettre adreesee a son ami de Virieu, lors de son premier voyage et datee du 5 septembre 1833, Lamartine ecrit ces lignes: ". . .Partout où nous avons passe, les pachas, les gouverneurs, les primats venaient au devant de nous avec des escortes nombreuses jusqu'à cinq ou six lieues de leurs villes, nous faisaient preparer la meilleure maison ou la meilleure hutte du pays, nous envoyaient en present des chevaux, des boeufs, des veaux, des moutons, des fruits, quelquefois meme des esclaves, mettaient leurs gardes a ma porte et nous accompagnaient jusque sur le territoire du prince ou du gouvernement voisin...

Je regrette ajoute-t-il de rentrer chez les peuples polices tant les barbares d'Asie et d'Europe ont ete excellents pour nous. Nous ne voyagerons plus maintenant qu'enchaînes dans les formalites pesantes d'une civilisation qui ne donne rien pour rien<sup>12</sup>"

En effet. Lamartine touchelâ a un point essentiel, â une vertu innee pour ainsi dire du peuple turc qui n'a cesse et ne cesse de professer le culte d'hospitalite. Le poete n'exagere rien quand il note les marques d'hospitalite princiere qu'il a reçues lors des ses deux voyages en Turquie. C'est la verite meme tant ce peuple depuis le plus riche jusqu'au plus humble, cultive volontiers actuellement encore cette vertu traditionnelle.

De meme qu'il loue l'hospitalite de ce peuple, il ne tarit pas non plus sur sa tolerance dont il a ete temoin, en premier lieu â Jerusalem où les Turcs gardent, dit-il, le tombeau de Jesus et les religions avec beaucoup d'authorite et de respect.

Dans sa droiture, Lamartine s'eleve contre les calomnies qu'on n'a cesse de faire contre ce peuple qui est, dit-il, "le seul peuple tolerant<sup>13</sup>."

Dejà il y a des siecles que le sultan Mehmet II le Conquerant avait donne une preuve de sa tolerance lors de la prise de Constantinople. Lamartine raconte que le sultan descendit du cheval devant le portail de Sainte-Sophie et voyant un soldat qui brisait les autels, le frappa de son yatağan. "II ne voulut rien detruire continue Lamartine. II transforma l'eglise en mosquee. . ." Et plus loin il ajoute ces lignes: "Mahomet n'abusa pas de la victoire. La tolerance religieuse des Turcs se revela dans ses premiers actes. II laissa aux Chretiens leurs eglises et la liberte de leur culte public. II maintint le patriarhe grec dans ses fonctions. Lui-meme, assis sur son trone, remit la crosse et le bâton pastoral au moine Gennadius et lui donna un cheval richement caparaçonne "

11 Cf. 2 pp. 148-149. Cf. encore ibidem, p. 181.

<sup>12</sup> Cf. 5 pp. 534-535.

<sup>13</sup> Cf. 1 p. 361, Tome I.

14 Cf. 1 p. 179 Tome II.

"C'est ainsi qu'en parlant des differends qui existaient à Jerusalem entre les moines de diverses nations au sujet des preances religieuses dans les Lieux Saints, Lamartine note que "ce sont les Turcs qui maintiennent seuls la poliçe, l'impartialite, le respect et la paix autour de ces sanctuaires;. .<sup>15</sup>"

Car le musulman respecte toutes les religions qui croit en un Dieu unique: "Partout où le musulman voit l'idee de Dieu dans la pensee de ses freres, dira-t-il encore, il s'incline et il respecte. .. C'est le seul peuple tolerant. Que les chretiens s'interrogent et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinees de la guerre leur avaient livre la Mecque et la Kaaba. Les Turcs viendraient-ils de toutes les parties de l'Europe *et* de l'Asie y venerer en paix les monuments conserves de l'islamisme?<sup>16</sup>"

"Ils sont, ecrit-il toujours en parlant des Turcs, les gardiens du Saint-Sepulcre qu'eux seuls ont le droit de fermer ou d'ouvrir. Quand je passai, cinq ou six figures venerables de Turcs, à longues barbes blanches, etaient accroupis sur ce divan recouvert de riches tapis d'Alep;. . . ils nous saluerent avec dignite et grâce... Je ne vis rien sur leurs visages, dans leurs propos ou dans leurs gestes de cette irreverence dont on les accuse... Possesseurs par la guerre du monument sacre des chretiens, ils ne le detruisent pas, ils n'en jettent pas la cendre au vent; ils le conservent, ils maintiennent un ordre, une poliçe, une reverence silencieuse que les communions chretiennes qui se le disputent, sont bien loin d'y garder elles-memes<sup>17</sup>"

Lamartine s'eleve encore contre les voyageurs qui ont fait une peinture romanesque et fausse des couvents de la Terre-Sainte: "Il n'y a point de persecution, il n'y a plus de martyre; tout autour de ces hospices, une population chretienne est aux ordres et aux services des moines de ces couvents. Les Turcs ne les inquietent nullement; au contraire ils les protegent. C'est le peuple le plus tolerant de la terre, et qui comprend le mieux le culte et la priere dans quelque langue et sous quelque forme qu'ils se montrent à lui<sup>18</sup>".

Et il ajoute que ce peuple ne hait que l'atheisme qu'il trouve avec raison dit-il, une degradation de l'intelligence humaine, une insulte à l'humanite bien plus qu'à l'etre evident, Dieu<sup>19</sup>"

Puis en revenant aux moines, il continue ainsi: "Les moines que j'ai vus dans la Terre Sainte, note-t-il, bien loin de me presenter l'image du long

<sup>15</sup> Cf. 3 Preface, p. 22.

<sup>16</sup> Cf. 1 p. 361, Tome I.

<sup>17</sup> Cf. 1 p. 360, Tome I.

<sup>18</sup> Cf. 1 p. 277, Tome I. Il nous semble que Lamartine s'eleve ici surtout contre Chateaubriand qui, dans son Itineraire, s'etend avec beaucoup de complaisance sur la persecution par les Turcs des moines de la Terre Sainte

<sup>19</sup> Cf. 1 p. 277, Tome I,

martyre dont on leur fait honneur, m'ont paru les plus heureux, les plus respectes, les plus redoutes des habitants de ces contrees<sup>20</sup>"

D'autre part, en meme temps que la tolerance des Turcs, il loue aussi leur charite, vertu qui est a la base meme de la religion musulmane : "Les Turcs vivent en paix eux-memes avec toute la creation animee et inanimee; arbres, oiseaux ou chiens, ils respectent tout ce que Dieu a fait; ils etendent leur charite â ces pauvres especes abandonnees ou persecutees chez nous. Dans toutes les rues il y a de distance en distance des vases pleins d'eau pour les chiens du quartier et ils font quelquefois en mourant des fondations pieuses pour qu'on jette du grain aux tourterelles qu'ils nourrissent pendant leur vie<sup>21</sup>"

En effet cette piete pour les betes etait poussee si loin que nos peres se seraient fait des scrupules de marcher sur une fourmi et auraient change de preference leur route plutot que d'ecraser l'un de ces petits insectes.

Or, nous voyons que la encore Lamartine est dans la verite et qu'il n'exagere rien quand il parle de cette charite des Turcs.

Voici encore un exemple emouvant où il revient sur cette vertu pratiquee si souvent par le peuple turc: "Nous fûmes temoins, note Lamartine en parlant de sa visite au marche des esclaves, de deux ou trois actes de misericorde que la charite chretienne envierait â celle des bons musulmans. Et l'ecrivain nous parle des Turcs venus acheter de vieilles esclaves renvoyees par leurs maîtres pour leurvieillesse et leurs infirmités. Au poete qui demanda alors â quoi ces vieilles femmes pourraient leur etre utiles, le courtier repondit que 'c'etait pour plaire â Dieu." "Mr. Morlach m'apprit, continue Lamartine, que plusieurs musulmans envoyaient ainsi dans les marches acheter de pauvres esclaves infirmes des deux sexes, pour les nourrir par charite dans leurs maisons<sup>22</sup>".

Lamartine nous parle egalement du culte que le peuple turc professe envers ses morts qu'il entoure des soins les plus touchants

Lors de sa visite â la mosquee de Beyazit, il vit le tombeau vide de Constantin "dont le corps est enferme dit-il par les Turcs dans un kiosque qu'ils ne laissent point profaner".

Puis il passe aux tombeaux des sultans et de leurs familles : "... (ils) sont dans les jardins des mosques qu'ils ont construites, sous des kiosques de marbre ombrages d'arbres et parfumes de fleurs; des jets d'eau murmurent aupres ou dans le kiosque meme; et le culte du souvenir est si immortel parmi les musulmans, que je n'ai jamais passe devant un de ces tombeaux sans trouver des bouquets de fleurs fraîchement cueillies deposees sur la porte ou sur les fenetres de ces nombreux monuments<sup>23</sup>"

<sup>20</sup> Cf. 1 p. 277, Tome I.

<sup>21</sup> Cf. 1 p. 259, Tome II.

<sup>22</sup> Cf. 1 pp. 214-215, Tome II.

<sup>23</sup> Cf. 1 pp. 196-197, Tome II

D'autre part, Lamartine parle également et avec un enthousiasme yif de l'amour que le peuple turc ressent pour la nature, amour profond et sincère qui pénètre le cœur du prince tout aussi bien que celui de son plus humble sujet: "Ils sentent, écrit-il en parlant des Turcs, la nature mieux que nous. Nulle part l'arbre et la source n'ont de plus sincères adorateurs. Il y a sympathie profonde entre leurs âmes et les beautés de la terre, de la mer et du ciel. . ."

Ensuite le poète ajoute qu'en revenant le soir du Bosphore, au clair de la lune, il vit des groupes de femmes, de jeunes filles et d'enfants assis sur les bords du quai, contemplant en silence la mer, les bois, le ciel.

Et il se livre ensuite à cette réflexion: "Notre peuple ne sent plus rien de ces voluptés naturelles: il a usé ses sensations; il lui faut des plaisirs factices et il n'y a que des vices pour l'emouvoir. Ceux chez qui la nature parle encore assez haut pour être comprise et adorée sont les rêveurs et les poètes. . ."<sup>24</sup>

Ailleurs il reviendra encore sur cet amour inné de la nature chez le peuple turc. Lors de sa visite au palais des sultans, il se livre à la réflexion suivante: "Le caractère de ces palais, c'est le caractère du peuple turc, note-t-il: Pintelligence et l'amour de la nature. Cet instinct des beaux sites, des mers éclatantes, des ombrages, des sources, des horizons immenses encadrés par les cimes de neige des montagnes, est l'instinct prédominant de ce peuple... Ce peuple a placé le palais des ses maîtres, la capitale de sa ville impériale, sur le penchant de la plus belle colline qu'il y ait dans son empire, et peut-être dans le monde entier... Et l'écrivain ajoute ensuite ces mots: "C'est partout de même en Turquie; maître et peuple, grands et petits, n'ont qu'un besoin, qu'un sentiment, dans le choix et l'arrangement de leurs demeures: jouir de l'oeil, de la vue d'un bel horizon; ou si la situation et la pauvreté de leur maison s'y refusent, avoir au moins un arbre, des oiseaux, un mouton, des colombes dans un coin de terre autour de leur demeure. Aussi partout où il y a un site élevé, sublime, gracieux dans le paysage, une mosquée, un santon, une cabane turque s'y placent.... S'asseoir à l'ombre, en face d'un magnifique horizon, avec de belles branches de feuillage sur la tête, une fontaine auprès, la campagne ou la mer sous les yeux et là, passer les heures et les jours à s'ennuyer de contemplation vague et inarticulée, voilà la vie du musulman"<sup>25</sup>.

Après avoir étudié ainsi avec beaucoup de justesse et de pénétration les qualités morales du peuple turc, voyons maintenant comment Lamartine voit son aspect extérieur. Voici en quels termes il nous parle du costume Occidental adopté par les Turcs qui ont perdu ainsi dit-il de leur ancienne magnificence; il semble regretter qu'ils aient rejeté le cafetan et le turban: "Les costumes orientaux écrit-il, le turban, la pelisse, le pantalon

<sup>24</sup> Cf. 1 p. 218, Tome II.

<sup>25</sup> Cf. 1 pp. 235-236, Tome II,

large, la ceinture, le cafetan d'or abandonnes par les turcs pour un misérable costume europeen mal coupe et ridiculement porte, ont change l'aspect grave et solennel de ce peuple en une pauvre parodie des Francs. L'etoile de diamant qui brille sur la poitrine des pachas et des vizirs, est la seule decoration qui les distingue et qui rappelle leur ancienne magnificence <sup>26</sup>"

Et voici maintenant le costume des femmes turques d'Anatolie qu'il a eu l'occasion de voir lors de son second voyage, quand il visite son domaine de Burgaz ova: "La plupart des femmes que nous apercevions ainsi par dessus les haies des jardins escrit-il, etaient assez proprement vetues: des pantalons blancs, des ceintures en soie de couleur, des voiles pendants et ouverts de mousseline, des anneaux d'argent aux jambes au-dessus des chevilles du pied, des bijoux et des sequins d'or enfiles en colliers. Quelques unes etaient belles et de noble pose. Elles ne se cachaient pas comme dans les villes<sup>27</sup>".

Après la description du costume des femmes d'Anatolie, savourons ce charmant portrait que trace l'auteur de *Graziella* de l'une d'entre elles.

Lamartine au retour de la visite de son domaine, passe par Rahmanlar où les veuves de l'ayan lui offrent l'hospitalite. La plus jeune des veuves de l'ayan s'occupe de les accueillir. Elle fait etendre des nattes et des tapis sur les divans, prepare leur repas et vaque à ce qu'il ne leur manque rien pour se reposer: "Pendant qu'elle se penchait ou se soulevait, qu'elle ouvrait les coffres, qu'elle parcourait l'appartement pour vaquer a tous ces soins de menage, son voile de mousseline blanche se derangeait continuellement, flottait comme deux ailes autour de son visage et sur ses epaules et nous permettait de la contempler librement malgre ses efforts pour ramener le voile sur ses traits.

Elle paraissait avoir tout au plus seize ou dix-sept ans. Elle avait sur le front toute la candeur et toute la confiance de l'enfant bien qu'elle fût déjà mere d'un charmant enfant, berce au pied de l'escalier dans les bras de la premiere femme de l'ayan, beaucoup plus âgée qu'elle. Ses yeux etaient noirs, ses traits reguliers et delicats, son teint pâle et un peu hâle par le soleil de la plaine, ses cheveux aussi bronzes que les ailes de corbeaux. L'expression de sa physionomie etait la soumission gracieuse qui obeit par habitude et pour qui l'obeissance est un plaisir. La pudeur de son sexe, un peu alarmee par ce regard des etrangers, se confondait dans son attitude avec le respect dont elle paraissait penetree pour les hotes. Sa taille etait à peine formee; ses pieds nus foulaient les nattes et les tapis sans bruit, comme si elle avait craint de reveiller l'attention ou de reveler meme sa presence; de gros bracelets d'argent mat entouraient sesjambes au-dessus des

<sup>26</sup> Cf. 1 p. 221, Tomell.

<sup>26</sup> Cf. 2 p. 121,

chevilles. . . symbole de volontaire esclavage dont les filles et les femmes d'Asie aiment à se parer avec une certaine ostentation de servilité..<sup>28</sup>"

Après ce portrait rendu avec beaucoup de bonheur et où nous voyons décrite avec une vérité saisissante l'attitude craintive et modeste des femmes d'Anatolie que le poète parvient à observer avec tant de pénétration et de justesse, voyons maintenant celui de la femme d'Istanbul.

Disons tout de suite qu'il est sévère pour les femmes turques en général. Il en parle souvent dans son récit de voyage mais à l'encontre des autres écrivains qui ont consacré plus d'une page pour célébrer leur beauté, il ne les décrit nulle part sinon dans ce passage où il en trace d'ailleurs un portrait flatteur: "J'ai vu la souvent, écrit-il en parlant des Eaux douces d'Asie, une grande quantité de femmes turques des harems dévoilées; elles sont presque toutes d'une petite taille, très pâles, l'œil triste et l'aspect grele et maladif<sup>29</sup>".

Pourtant d'autres écrivains, Théophile Gautier, Flaubert, Loti qui sont venus après lui à Istanbul n'ont pas manqué de subir le charme de la beauté des femmes turques.

Il est vrai que Lamartine les a vues sous un mauvais jour voilées de la tête au pied par le "tcharchaf"<sup>30</sup> qui rendait laide la femme la plus jolie.

Par contre Théophile Gautier et Flaubert les ont contemplées plus tard vêtues du "feradje" et la figure voilée seulement d'un voile blanc transparent, le "yachmak", qui donnait encore plus d'éclat à leur beauté en ne laissant découverts que les yeux seulement qui brillaient d'un éclat mystérieux et profond. Les "feradjes" qui se faisaient de couleurs claires, jaunes, roses lilas, verts, bleus, rouges etc. faisaient ressembler les femmes à des fleurs de champ dans les promenades où elles allaient souvent accompagnées de leurs enfants et de leurs esclaves.

Voici comment Théophile Gautier les a peintes en tâchant de deviner leur beauté sous les traits de leurs fillettes non encore voilées.

L'écrivain a rencontré à Scutari en cours de route, des voitures remplies de femmes et d'enfants: "De ces arabas, dorés et peints note l'écrivain, et recouverts d'une toile ajustée sur des cerceaux, partent, des éclats de voix et des rires joyeux; l'œil furtif en s'y plongeant peut entrevoir des visages moins sévèrement voilés et qui peuvent se croire à l'abri des regards profanes. Sur le devant, de petites filles d'une dizaine d'années, non masquées encore par le yachmak impitoyable, trahissent par leur beauté précoce l'incognito de leurs mères accroupies un peu en arrière. De ces longs yeux en amande, de ces sourcils marqués comme à l'encre de Chine, de ces nez légèrement

<sup>28</sup> Cf. 2 pp. 177-178.

<sup>29</sup> Cf. 1 p. 207, Tome II.

<sup>30</sup> Le tcharchaf était un vêtement noir ou de couleur sombre qui se composait d'une jupe très ample et d'une pelerine qui se terminait sur la figure par un voile également noir. Ce vêtement très ample ne laissait rien deviner de la taille ni de la figure.

aquilins, de ces ovales réguliers, de ces bouches empourprees de grenade, il n'est pas difficile en les accentuant un peu de conclure au type mystérieusement derobe de la Venüs turque<sup>31</sup>"

Plus loin Theophile Gautier parlera encore des yeux des femmes turques qu'il compare à des diamants noirs<sup>32</sup>.

Flaubert également a trace un portrait très vivant des femmes turques et cela en quelques coups de pinceau. Dans une lettre adressée d'Istanbul à son oncle Parain, voici comment Flaubert décrit celles-ci: ". Si vous étiez ici vous ouvririez de grands yeux à voir dans les rues les femmes. Elles se font voiturer dans des espèces de vieux carrosses suspendus et dorés à l'extérieur comme des tabatières. Là-dedans, couchées sur des divans comme dans leur maison (la voiture quelquefois est close par des rideaux de soie), on peut les contempler tout à son aise. Elles ont sur la figure un voile transparent à travers lequel on voit le rouge de leurs lèvres peintes et l'arc de leurs sourcils noirs. Dans l'intervalle du voile, entre le front et les joues, paraissent leurs yeux qui brûlent à regarder et qui dardent sur vous d'aplomb leurs prunelles fixes. De loin, ce voile que l'on ne distingue pas, leur donne une pâleur étrange, qui vous arrête sur les talons saisi d'étonnement et d'admiration. Elles ont l'air de fantômes. A travers les voiles qui retombent sur leurs mains, brillent leurs bagues de diamants. . .<sup>33</sup>".

Or comme nous voyons de ces exemples, ces deux derniers écrivains jugent tout autrement que Lamartine la beauté des femmes turques

Cependant plus tard, Lamartine reviendra de son dédain en nous traçant les portraits exquis de jeunes beautés turques, filles et petites filles du Pacha des Dardanelles. A bord du bateau qui le conduit à Istanbul, lors de son second voyage, il a l'occasion de voir de près le harem du pacha des Dardanelles en déplacement. Là parmi les trente-deux femmes de toute condition et de tout âge qui forment le harem du pacha, il a vu de près trois ou quatre générations de femmes turques de haute classe dont le poète nous décrit la merveilleuse beauté avec la plus vive admiration.

Mais laissons-lui la parole et savourons le gracieux tableau qu'il nous trace jusque dans ses moindres détails avec une exactitude de peintre.

Le poète voit d'abord, sur le pont, une charmante fillette qui est la petite fille du pacha et qu'il nous décrit ainsi: "... une petite fille de sept à huit ans d'une beauté véritablement circassienne et du plus splendide costume de jeune sultane qu'il soit à un peintre d'imaginer. .. Cette enfant n'avait pas de voile; ses cheveux blond cendre étaient entrelacés dans les plis d'un riche turban de gaze d'argent; ses yeux bleus, d'une eau limpide et scintillante, étaient ornés d'un léger cercle de henné qui en relevait l'éclat; ses joues de lait où l'on aurait effeuillé des roses, n'avaient

<sup>31</sup> Cf. 15 p. 146.

<sup>32</sup> Cf. 15 p. 165.

<sup>33</sup> Cf. 14 zème série, 1850-1854, pp. 13-14.

rien de cette pâleur malade que la longue reclusion du harem, l'ombre éternelle du voile et les bains chauds prolongés pendant des journées entières donnent aux odalisques de l'Orient. Elle s'épanouissait dans toute sa liberté et dans tout le rayonnement d'une enfance en plein air, adorée de son père. .<sup>34</sup>"

C'est maintenant le portrait de la fille du pacha dont la silhouette ravissante a charmé ses regards : ". . . le vent de mer écarta son voile que ses mains embarrassées par un coffret ne purent retenir. Nous retînmes mal une exclamation d'admiration à voix basse dont elle s'aperçut en rougissant. C'était une des figures anglaises des plus délicates, des plus suaves et des plus pudiques qu'on pût rencontrer dans un parc de Londres, à côté de sa mère, une matinée de printemps. Le marbre n'a pas de contours plus fins que ses traits, la feuille d'églantine des nuances plus transparentes que ses joues; ses cils baissés et longs y jetaient une ombre qu'on voyait flotter au souffle de la mer. Sa taille à peine formée avait une mollesse et une flexibilité que relevait encore l'hésitation de ses pieds entravés dans ses pantoufles de maroquin jaune. Une longue pelisse de cachemire bleu de ciel ouverte sur le devant et descendant sur ses pantalons de soie blanche à larges plis noués sur la cheville glissait de ses épaules resserrées par la crainte.<sup>35</sup>"

Et voici maintenant le portrait d'une vieille dame, la mère du pacha "femme âgée et infirme, note-t-il, dont l'âge même et les infirmités laissaient entrevoir une merveilleuse beauté jusque sous l'ombre de la décrépitude. On nous dit qu'elle approchait de cent ans. On la portait sur un brancard en forme d'ottomane recouvert des plus riches tapis et des plus soyeux cachemires du Levant. Son costume était aussi riche et aussi élégant que celui des plus jeunes odalisques; ses traits déshabillés par l'âge, n'étaient plus que des lignes majestueuses et pures comme les profils d'un temple grec qui n'a plus ni autel, ni toit, mais qui brille au loin de toute son architecture au soleil couchant."

Ensuite Lamartine parle du respect dont tout ce monde entourait la vieille dame qui trônait sur son ottoman comme une reine qui reçoit ses sujets.

En voyant toute la maison du pacha qui venait la saluer avec les marques du plus grand respect, Lamartine vient à penser que le sort des femmes turques n'est pas, après tout, aussi malheureux et aussi à plaindre qu'on se le figure en Europe<sup>36</sup> "Elle ressemblait, écrit-il toujours en parlant de la vieille dame infirme, à la statue d'une Agrippine de l'Orient; elle était la

<sup>34</sup> Cf. 2 pp. 31-32.

<sup>35</sup> Cf. 2 p. 32.

<sup>36</sup> Cf. 16 Gérard de Nerval dit également que le sort de la femme musulmane n'est aucunement à plaindre et qu'elle n'est pas réduite à l'état d'esclavage puisqu'elle jouit à peu près des mêmes droits que l'homme; qu'elle peut hériter, posséder person-

reine de ce serail. Tous les serviteurs, hommes, femmes, esclaves, eunuques s'entassaient autour de son divan portatif, retournaient ses coussins, even-taient son front, lui menageaient l'ombre, lui presentaient des sorbets ou des boissons glacees;... Quand elle parut sur le pont, tout le groupe, tous les enfants et les petits enfants, hommes et femmes sans exception, defilerent devant elle en s'inclinant jusqu'à terre, en baisant ses mains, ou en portant à leurs levres le bout du châle qui recouvrait ses pieds. La petite fille que l'on paraissait adorer entre toutes et dont les traits enfantins rappelaient ceux de sa grand'mere comme un crepuscule du matin rappelle celui du soir, accourut aussitôt vers elle et s'asseyant sur ses pieds dans le divan, reçut ses caresses qu'elle lui rendait en jouant. G'etait un ravissant spectacle que cette tete d'enfant paree par les mains de cette vieille femme se voyant renaître, briller et aimer dans cette image d'elle-meme rajeunie d'un siecle<sup>37</sup>"

Pour completer cette galerie de tableaux d'une grâce exquise Lamartine nous esquisse maintenant le portrait de l'odalisque.

Après avoir parle des differences et des distinctions de rang qui regnaient dans le harem du pacha, entre les femmes legales de rang superieur et les odalisques de celui-ci ainsi que des esclaves reservees uniquement au service des femmes, voici comment Lamartine nous trace le portrait d'une belle odalisque: "L'une d'entre elles surtout, grande et belle personne aux yeux noirs d'une physionomie altiere auoique melancolique, ne deguisait pas sa superiorite sur toutes ses compagnes, regardant avec dedain le gardien

nellement, vendre, demander le divorce pour des motifs prevus par la loi. "Toutes les femmes europeennes qui ont penetre dans les harems, ajoute-t-il, s'accordent à vanter le bonheur des femmes musulmanes" "Lady Morgan remarque tres justement, dit encore Nerval, que la polygamie "toleree, seulement par Mahomet, est beaucoup plus rare en Orient qu'en Europe, où elle existe sous d'autres noms. Tous les voyageurs ont rencontre bien des fois dans les rues de Constantinople les femmes des serails, non pas, il est vrai circulant à pied comme la plupart des autres femmes, mais en voiture ou à cheval ainsi qu'il convient à des dames de qualite et parfaitement libres de tout voir et causer avec les marchands." Cf. 16 p. 162 et aussi 220-221).

Or en ce qui concerne la femme turque, tout cela est parfaitement juste et bien observe\

En effet, on avait autrefois l'habitude en Europe de considerer la femme turque comme une esclave, comme une chose, livree à son mari comme à un maître et ne possedant aucun droit. En realite' la femme turque etait reine chez elle comme nous l'avons vu dans ce portrait trace avec tant d'exactitude par Lamartine; et comme le dit fort justement G^rard de Nerval, elle pouvait vendre, tester, demander le divorce. La polygamie, en effet, etait bien rare dans les familles qui se respectaient. Actuellement tout cela est bel et bien rentre, cela va sans dire, dans le domaine du passe et la femme turque possede tous les privileges dont jouissent ses soeurs d'Europe. Grâce à Atatürk elle a conquis tous les domaines et toutes les portes se sont ouvertes devant elle comme par enchantement. Elle peut maintenant exercer la profession de mōdecin, de juge, d'avocat; elle est deputé, soldat, aviateur, fonctionnaire et rivalise de zele avec son partenaire, l'homme, dans tous les fonctions et metiers, et jouit exactement des memes droits que lui vis à vis de la loi.

<sup>37</sup> Cf. 2 pp. 35-36.

du harem, avec fierte ses rivales, avec autorite ses inferieures. Elle sentait sa beaute et la faisait sentir. Presque constamment devoilee, elle levait les epaules quand l'eunuque venait la prier de replier son voile sur sa bouche. Un dedaigneux sourire faisait en quelque sorte partie de sa beaute.

Et pour achever voici un tableau admirable où le clair-obscur ferait pâlir d'envie plus d'un peintre et qui est rendu avec tout l'art d'un artiste consommé: ". . .Le vent ayant fraîchi et la manoeuvre exigeant sur l'arriere la presence des hommes de quart, les eunuques tendirent une toile transversalement sur le pont et firent passer toutes les femmes dans cette espece d'enceinte preparee pour la nuit. Mais les intervalles laisses entre les toiles, souvent elargis par les coups de vent, nous laissaient voir ces groupes d'odalisques assises ou couchees sur leur tapis, à la lueur de leur lampe. . . Elles s'entretenaient à voix basse et s'endormaient dans les charmantes attitudes que Lord Byron a si poetiquement decrites dans les portraits du Zuleika<sup>38</sup>"

Et Lamartine ajoute que grâce à un hasard inespere il eut ainsi l'occasion de contempler en un seul jour de navigation, l'interieur mysterieux d'un harem que vingt ans de sejour en Turquie ne lui aurait peut-etre pas donnee.

Après le portrait des femmes voici maintenant celui des hommes de differentes categories depuis le paysan jusqu'aux hommes d'Etat les plus eminents, jusqu'au sultan. Mais avant d'aborder ce sujet voyons tout d'abord ce que l'ecrivain pense des esclaves et de l'esclavage en general.

L'attention de Lamartine qui est aile visiter le marche d'esclaves à istanbul, est tout d'abord attiree par un groupe de jeunes abyssiniennes dont la beaute et les attitudes le charment: "... adossees les unes aux autres comme ces figures antiques des cariatides qui soutiennent un vase sur leurs tetes, elles formaient un cercle dont tous les visages etaient tournes vers les spectateurs. Ces visages etaient en general d'une grande beaute: les yeux en amandes, le nez aquilin, les levres minces, le contour ovale et delicat des joues, les longs cheveux noirs luisants, comme des ailes de corbeau. L'expression pensive, triste et languissante de la physionomie fait des Abyssiniennes, malgre la couleur cuivree de leur teint, une race de femmes des plus admirables; elles sont grandes, minces de taille, elancees comme les tiges des palmiers de leur beau pays. Leurs bras ont des attitudes ravissantes."<sup>39</sup>

Ensuite le poete visite les esclaves blanches, les belles Circassiennes et les Georgiennes: "C'etaient de belles et jeunes Circassiennes nouvellement arrivees de leur pays. Elles etaient vetues de blanc et avec une elegance et une coquetterie remarquables. Leurs beaux traits ne temoignaient ni chagrin, ni etonnement, mais une dedaigneuse indifference. . .

<sup>38</sup> Cf. 2 p. 36.

<sup>39</sup> Cf. 1 p. 211-212, Tome II.

Une de ces Georgiennes etait d'une beaute accomplie: les traits delicats et sensibles, l'oeil doux et pensif, la peau d'une blancheur et d'un eclat admirables<sup>40</sup>"

Gependant Lamartine ne cache pas sa preference pour les femmes de Syrie. Il trouve que la beaute toute nordique des Circassiennes est loin d'egaler le charme et la purete des traits des femmes arabes.

Et pour completer cette serie voici maintenant la description d'un groupe de petits negres qui, ignorants du sort qui les attendait, jouaient entre eux avec toute l'insouciance et l'innocence de l'enfance: "Il y avait... sept ou huit petits negres, note l'ecrivain, de l'âge de huit à douze ans, assez bien vetus, avec l'apparence de la sante et du bien-etre; ils jouaient ensemble à un jeu de l'Orient. . . Pendant ce temps-là, les marchands et revendeurs circulaient autour d'eux, prenaient tantot l'un, tantot l'autre par le bras, l'examinaient avec attention de la tete aux pieds, le palpaient, lui faisaient montrer ses dents, pour juger de son âge et de sa sante; puis l'enfant, un moment distrait de ses jeux, y retournait avec empressement<sup>41</sup>"

Cette visite au marche des esclaves, incite Lamartine à des reflexions ameres sur l'esclavage, sur les legislations immuables qui respectent comme legitimes des coutumes de barbaries seculaires, venant d'un passe plusieurs fbis millenaire: "Si l'homme faisait, pensait, croyait ce que faisaient et croyaient ses peres, note-t-il, le genre humain tout entier en serait au fetichisme et a l'esclavage. La raison est le soleil de l'humanite: c'est l'infaillible et perpetuelle revelation des lois divines, applicables aux societies.

Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer dans le mal et dans les tene breş;. . . Comprendre le passe şans le regretter; tolerer le present en l'ameliorant; esperer l'avenir en le preparant: voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes.<sup>42</sup>"

Cependant tout en condamnant cette coutume funeste, l'ecrivain ne peut s'empecher de constater que l'esclavage en Orient ne ressemble en rien a l'esclavage en usage dans l'Antiquite.

Lors de son second voyage en Turquie, quand il se promene dans son domaine, il rencontre sur son passage des villages, des chaumieres de paysans. A cheval, il voit par dessus les haies et les murs des jardins, des familles assises a l'ombre de quelque arbre et, s'affairant tout autour d'elles une ou deux esclaves noires qui font les travaux les plus durs du menage, mais qui vivent sur un pied d'une telle familiarite et d'une telle egalite avec leurs maîtres que c'etait vraiment difficile de discerner lesquelles etaient les maîtres et lesquelles les esclaves. "L'esclavage dans ces contrees ajoute l'ecrivain, est tellement adouci par la religion, par la cohabitation, par les moeurs, qu'il ne differencie presque pas de la domesticite volontaire; il y a

<sup>40</sup> Cf. 1 p. 215, Tome II.

<sup>41</sup> Cf. 1 p. 212, Tome II.

<sup>42</sup> Cf. 1 p. 216, Tome II.

même quelque chose de plus affectueux, de plus identifié à la famille chez qui l'esclave est en servitude, par l'impossibilité de changer de maître, par la continuité héréditaire de vie commune dans la même maison et par les affranchissements faciles qui changent l'esclave en client, en parent, en ami de la famille des ses maîtres<sup>43</sup>.

Voyons maintenant comment Lamartine décrit les différentes classes du peuple turc qu'il a eu l'occasion d'approcher et de connaître au cours de ses voyages.

Voici tout d'abord le portrait fort exact et bien observé qu'il trace du paysan turc plein de "noblesse, de fierté douce, de franchise et de bonté" "On sent la vieille dignité de race en eux, remarque avec raison Lamartine, la liberté mâle qui n'a jamais été humiliée par l'esclavage, l'antique domination, la simplicité rurale du pasteur, l'indépendance du cavalier, la hauteur de l'homme qui porte les armes. . . . Tout paysan turc est gentil-homme même sous ses haillons. Comme en Espagne, la noblesse pour ces peuples, n'est pas dans la richesse, elle est dans le sang: ce sont les débris d'un grand peuple... Ils ne sont ni familiers, ni serviles, ni empressés, ni importuns, ni mendiants comme dans certaine contrée de l'Italie;... Leur conversation est grave, philosophiquement naïve, naturellement religieuse, pleine d'axiomes et de proverbes, d'invocations à Dieu, comme celles des peuples primitifs qui vivent de traditions. . . .

Voici maintenant le portrait des "Kavas" qui l'ont escorté au cours de son long voyage, ses fidèles compagnons de route pendant tout son séjour en Orient. Voyons comment Lamartine les décrit: Ces Kavas écrit-il sont des Turcs qui remplacent les janissaires que la Porte accordait autrefois aux ambassadeurs ou aux voyageurs qu'elle voulait protéger; ce sont à la fois des soldats et des magistrats; ils répondent à peu près aux corps de gendar-

<sup>43</sup> Cf. 2 pp. 120-121; Cf. aussi Gérard de Nerval 16 p. 122-123, Tome I) qui parle lui aussi fort judicieusement de la douceur de l'esclavage en Orient qui est dit-il plutôt comme une sorte d'adoption; et comparant cet esclavage plein de mansuétude avec l'esclavage en usage en Amérique qui était plein de rigueur, il ajoute ces lignes: "Quel droit avons-nous au nom de nos idées religieuses ou philosophiques de flétrir l'esclavage musulman?." Plus loin il dira encore: ". . . quel est le voyageur qui ne s'est étonné de la douceur de l'esclavage oriental? L'esclave est presque un enfant adoptif et fait partie de la famille. Il devient souvent l'héritier du maître; on l'affranchit presque toujours à la mort de ce dernier en lui assurant des moyens de subsistance. Il ne faut voir dans l'esclavage des pays musulmans qu'un moyen d'assimilation, qu'une société qui a foi dans sa force, tente sur les peuples barbares (Ibidem, p. 222)

Après les remarques fort judicieuses de ces deux écrivains qui, comme on le voit, ont étudié à fond la condition de l'esclave en Orient, nous n'avons rien à ajouter. En effet l'esclave était considéré comme un membre de la famille qu'il servait. Les conditions dans lesquelles il vivait étaient tellement douces et humaines que souvent il ne voulait même pas être affranchi et préférait vieillir et mourir au sein de cette famille qu'il considérait comme la sienne et qu'il servait avec une fidélité et un dévouement aveugles

<sup>44</sup> Cf. 2 pp. 118-119.

merie des Etats de l'Europe. Apres avoir dit que chaque consul en avait un ou deux attaches à sa personne, il ajoute que leur tâche consistait à escorter leur maître à cheval, de l'annoncer dans les differentes villes où ils faisaient leur entree, leur trouver un logement convenable, proteger les caravanes qu'ils escortaient. "Ils sont revetus de costumes plus ou moins splendides, selon le luxe ou l'importance de la personne qui les emploie continue-t-il. . . . Ces, hommes sont doux, serviabes, attentifs, et n'exigeant presque rien que de belles armes, de beaux chevaux et de beaux costumes; ils vivent comme tous mes autres Arabes, de galette de farine d'orge et de fruits; ils couchent en plein air, sous les mûriers des jardins ou dans une tente. . . ,<sup>45</sup>"

Plus tard quand il quitte la Turquie, il trouve des mots touchants, pour louer la simplicité et la droiture de ces gens qui l'avaient servi et garde si fidelement pendant son long voyage: "... et je ne puis quitter moi-meme sans attendrissement et sans reconnaissance ces hommes simples et droits, ces fideles et genereux serviteurs qui m'ont guide, servi, garde, soigne comme des freres feraient pour un frere et qui m'ont prouve pendant les innombrables vicissitudes de dix-huit mois de voyage dans la terre étrangere, que toutes les religions avaient leur divine morale, toutes les civilisations leur vertu, et tous les hommes le sentiment du juste, du bien et du beau, grave en diflerents caracteres dans leur coeur par la main de Dieu<sup>46</sup>".

De meme, les bateliers d'Istanbul ne manquent pas d'attirer sa curiosité avec leurs costumes pittoresques, leur force et leur mâle beauté: "C'est une belle race d'hommes note-t-il, dont le costume releve encore la beauté. Ils portent un caleçon blanc à plis aussi larges que ceux d'un jupon; une ceinture de soie cramoisie le retient au milieu du corps; ils ont la tête coiffée d'un petit bonnet grec en laine rouge surmonte d'un long gland de soie qui pend derriere la tête... une large chemise de soie ecrue, à grandes manches pendantes leur couvre les epaules et les bras<sup>47</sup>".

Apres cette peinture du menu peuple, nous allons voir dans le chapitre suivant, le portrait de la classe intellectuelle du pays que Lamartine a également etudiee avec exactitude.

#### CHAPITRE VIII

Dans ce chapitre nous allons commencer par voir le portrait de l'etudiant, des "içoğlans" que Lamartine a eu l'occasion d'approcher au cours de sa visite au serail.

Apres avoir visite leur école, Lamartine est conduit par ces jeunes gens dans leur salon de recreation que l'ecrivain nous decrit ainsi: "C'est un

<sup>45</sup> Cf. 1 pp. 155-156. Tome I

<sup>46</sup> Cf. 1 p. 261 Tome. II.

<sup>47</sup> Cf. Ibidem pp. 163-164 Tome II.

kiosque entoure de fontaines ruisselantes qui s'echappent des murs dans des coupes de marbre; des divans regnent tout autour; un escalier cache dans Tepaisseur des murs conduit aux offices où de nombreux esclaves aux ordres des icoglans, tiennent sans cesse le feu pour les pipes, le cafe, les sorbets, l'eau et la glace prêts pour eux".

Dans ce cadre pittoresque, Lamartine a cause longuement avec ces jeunes gens de leurs etudes, du sort de PEmpire, de la politique europeenne. Il s'est penche sur ces âmes qui venaient a peine d'eclore, sur cette jeunesse rayonnantede foi et d'enfhousiame et fremissante d'emotion "... ils fremissaient d'indignation de leur etat actuel et faisaient des voeux pour le succes du sultan dans ses entreprises d'innovation. Je n'ai jamais vu une ardeur plus vive pour la regeneration d'un pays que celle qui enflammait les yeux et les paroles de cesjeunes gens... . Leurs figures rayonnaient pendant que nous leur parlions. Les plus âges pouvaient avoir de vingt a vingt-deux ans; les plus jeunes de douze a treize. Excepte a Phospice militaire des orphelins de la marine a Greenwich, je n'ai jamais vu de plus admirables figures que celles de quelques uns de ces enfants."<sup>48</sup>

Lors de sa seconde visite en Turquie, il a assiste â l'examen des eleves de l'ecole militaire sur Pinvitation du sultan en personne, qui envoya aupres de lui deuxjeunes officiers d'Etat-Major français qui etaient au service de la Turquie, pour le tenir au courant des examens et de repondre a toutes les questions que Pecrivain pourrait leur poser Voici comment Lamartine rapporte leurs paroles sur ces jeunes ecoliers: "Vous ne sauriez croire. .. combien ces jeunes Turcs depuis Penfance jusqu'à l'adolescence ont de serieux dans l'esprit et de sentiment de docilite et de reconnaissance affectueuse pour leur maître dans le coeur. . . ni legerete ni vanite, ni suffisance, ni paresse; le frein moral leur suffit. J'aimerais mieux gouverner cette ecole de centaines de jeunes Turcs que cinq ou six enfants de leur âge dans nos colleges français. La nature les a fait reflechis et Phabitude de Pobeissance de pere en fils les a fait dociles; une ecole turque est un couvent de jeunes filles a diriger."

Et sur ces paroles de l'officier, Lamartine se livre a la reflexion suivante: "Celavient sans doute note-t-il, de ce que les enfants gardes a Pombre de la maison paternelle dans l'Orient, ne sortent de la main du pere et de la mere que pour passer dans la main de leur professeur et dans la discipline des ecoles. On ne les laisse pas s'eVaporer de bonne heure comme chez nous dans la frequentation d'autres enfants de leur âge et dans ce que nous appelons la societe; la societe mûrit tout, meme les enfants. Ceux de POrient ont le visage de douze ans et la gravite douce de trente; leurs traits sont enfantins mais leur physionomie est pensive; ils ont de plus que nous Pattention: c'est une grande force."<sup>49</sup>

<sup>48</sup> Cf. 1 p. 228 Tome II.

<sup>49</sup> Cf. 2 pp. 75-76.

Et voici maintenant le portrait des hommes d'Etat turcs que l'écrivain a eu l'occasion d'approcher et de connaître dans ses deux voyages.

Il les trouve fins, cultivés, parlant admirablement français, élégants et courtois, s'intéressant avec ardeur à la politique et au sort de leur pays, égaux par leur savoir et leur culture aux hommes d'Etat les plus éminents d'Europe.

Lamartine voulant rendre visite à Namuk Pacha se rendit au palais de Beylerbey où ce dernier se trouvait de service ce jour-là et où il rencontra en plus de ce dernier, Ahmet Pacha, Halil Pacha etc: ". . . Rien dans ce palais, note l'écrivain, ne rappelait une cour asiatique, excepte les esclaves noirs, les eunuques, les fenêtres grillées des harems, les beaux ombrages. . . Nous parlâmes continue-t-il après cette courte introduction, avec discrétion, mais avec franchise de l'état des négociations entre l'Égypte, l'Europe et la Turquie; des progrès faits et à faire par les Turcs dans la tactique, dans la législation et de la politique des diverses puissances relativement à la Turquie. Et l'écrivain ajoute que cette conversation était aussi élégamment soutenue que dans un salon de Londres ou de Vienne. "Ges jeunes hommes, continue-t-il, avides de lumières et de progrès, parlaient de leur situation et d'eux-mêmes avec une noble et touchante modestie."<sup>50</sup>

Et voici comment il nous trace le portrait d'Ali Pacha, ministre des Affaires Étrangères et d'autres hommes d'Etat turcs, qu'il visita lors de son second voyage en Orient, tous cultivés, intelligents, raffinés, égaux en diplomatie à leurs confrères d'Europe: "J'allais de là chez le ministre des Affaires Étrangères, Ali Pacha, jeune homme élevé en Europe, parlant le français aussi couramment que moi, esprit lumineux, étendu, pensif, éminemment apte à voir, à saisir et à dévider sans les brouiller et sans les rompre, les fils de la diplomatie ottomane. Je fus charmé de cette physionomie asiatique où la grâce plane sur l'intelligence et dans laquelle on pressent sous la jeunesse, la maturité. . . Une conversation d'une heure ou deux dans le kiosque de fleurs de Fuat Effendi me fit comprendre jusqu'à quel degré de connaissances générales, de raffinement européen, de politique, de littérature, de politesse et d'agrément attique pouvait s'élever un oriental par les affaires, les voyages, l'étude et le séjour dans les cours étrangères. L'Europe n'a pas d'hommes supérieurs à ce groupe d'hommes d'Etat du Bosphore. C'est Londres et Paris colonisées aux confins de l'Europe et aux bords de l'Asie. . . ." <sup>51</sup>

Il nous peint avec plus de détails Rechid Pacha qu'il a revu lors de son second voyage en Turquie et qui a été son intermédiaire auprès du sultan pour la donation de son domaine de Burgazova.

Il loue en lui sa modération, son coup d'oeil sûr, sa persistance à mener à bonne fin ses entreprises. Écoutons-le tracer le portrait de cet homme d'Etat

<sup>50</sup> Cf. 1 pp. 221-222 Tome II.

<sup>51</sup> Cf. 2 pp. 48-49.

eminent: "Je retrouvai avec bonheur dans Rechid Pacha l'homme d'Etat au genie eleve, au coup d'oeil sûr, â l'âme calme, â la physionomie â la fois reflechie etsouriante indiquant la bienveillânce dans la pensee. Les soucis du pouvoir avaient legerement assombri son visage; mais c'etait toujours le philosophe aux affaires, l'homme des sympathies entre les deux continents. . . Rechid, des sa jeunesse comprenait merveilleusement son pays; celui qui comprend le mieux son pays, le gouverne un jour: c'est la loi des choses. .. La Turquie dans ses mains se sent en surete et en progres, en surete parce qu'il est modere dans le bien, en progres parce qu'il est progressif et persistant dans sa moderation. La Providence quand elle veut sauver et grândir un peuple, donne de tels ministres â ses coiseils."

Ensuite Lamartine relate qu'il causa longtemps avec Rechid Pacha de politique, de ses vicissitudes a lui; comment il s'etait vu brusquement aux faites du pouvoir et aussi brusquement dechu. "Rechid, continue Lamartine, etait assez philosophe et assez religieux de pensee pour ne s'etonner de rien, ni de son elevation, ni de mon precipice. . . Rechid est un sage qui regarde sa propre fortune comme le navigateur regarde le flot qui le porte, sans s'etonner qu'elle le fasse echouer un jour et en se preparant au naufrage par l'impassibilite"<sup>52</sup> \_

Dejâ en 1846 dans son Discours sur la Syrie, il avait parle de Rechid Pacha en termes elogieux disant que "c'etait un homme europeen par le caractere, le ministre de la civilisation dans l'islamisme".<sup>53</sup>

Completons cette galerie de portraits, par ceux des sultans Mahmoud II et Abdulmecit 1er qu'il a eu l'occasion de voir pendant ses deux voyages en Turquie. Il fut meme reçu en audience par le second de ces souverains, lors de son second voyage. Lamartine nous a trace avec une exactitude de photographe le portrait physique du sultân Mahmoud il qu'il a vu se rendant â la mosquee un vendredi: "Le sultan Mamoud II note-t-il, est un homme de quarante - cinq ans, d'une taille moyenne, d'une tournure elegante et noble; son oeil est bleu et doux, son teint colore et brun, sa bouche gracieuse et intelligente; sa barbe noire et brillante comme le jais, descend a flots epais sur sa poitrine: c'est le seul reste du costume national qu'il ait conserve; on le prendrait du reste, au chapeau pres, pour un Europeen. Il portait des pantalons et des bottes, une redingote brune avec un collet brode de diamants, un petit bonnet de laine rouge surmonte d'un gland de pierres precieuses; sa demarche etait saccadee et son regard inquiet; quelque chose l'avait choque ou le preoccupait fortement: il parlait avec energie et trouble aux pachas qui l'accompagnaient."<sup>54</sup>

Ensuite vient le portrait moral du sultan, brave, sage, eleve dans le malheur, reflechi et perseverant dans ses entreprises, hardi et calme, doux

<sup>52</sup> Cf. 2 pp. 47-48.

<sup>53</sup> Cf. 10, seance du 5 fevrier 1846.

<sup>54</sup> Cf. 1 p. 223 Tome II

et misericordieux à la fois: "J'aime ce prince qui a passé son enfance dans l'ombre des cachots du serail écrit-il, menace tous les jours de la mort; instruit dans l'infortune par le sage et malheureux Selim; jete sur le trône par la mort de son frère; couvant pendant quinze ans dans le silence de sa pensée, l'affranchissement de l'empire et la restauration de l'islamisme par la destruction des janissaires; l'exécutant avec l'héroïsme et le calme de la fatalité; bravant sans cesse son peuple pour le régénérer; hardi et impassible dans le péril; doux et misericordieux quand il peut consulter son cœur, mais manquant d'appui autour de lui; sans instruments pour exécuter le bien qu'il médite; méconnu de son peuple; trahi par ses pachas; ruine par ses voisins; abandonné par la fortune sans laquelle l'homme ne peut rien. . . ."

Cependant, malgré ces bonnes qualités il le trouve faible de volonté et de génie insuffisant et continue à analyser le caractère du sultan en ces termes: "Il fut un jour grand homme. L'histoire n'a pas de pages comparables à celle de la destruction des janissaires; c'est la révolution la plus fortement méditée et la plus héroïquement accomplie dont je connaisse un exemple. Mahmoud emportera cette page; mais pourquoi est-elle la seule? Le plus difficile était fait; les tyrans de l'empire abattus, il ne fallait que de la volonté et de la suite pour vivifier cet empire en le civilisant. Mahmoud s'est arrêté. Serait-ce que le génie est plus rare encore que l'héroïsme?"<sup>55</sup>

Plus loin, il critique encore le manque de volonté du sultan qui a exterminé les janissaires en montrant un courage digne de louanges, mais qui n'a rien fait ensuite pour régénérer son peuple "S'il était un véritable grand homme, écrit-il, il changerait sa destinée et vaincrait la fatalité qui l'enveloppe. . . Il est temps encore : tant qu'un peuple n'est pas mort, il y a en lui, il y a dans sa religion et dans sa nationalité un principe d'énergie et de résurrection qu'un génie habile et fort peut féconder, remuer, régénérer et conduire à une glorieuse transformation; mais Mahmoud n'est un grand homme que par le cœur. Intrepide pour combattre et mourir, le ressort de sa volonté faiblit quand il faut agir et régner. . . . Il a tenté de grandes choses; il a compris que son peuple était mort s'il ne le transformait pas; il a porté la cognée aux branches mortes de l'arbre; il ne sait pas donner la sève et la vie à ce qui reste debout de ce tronc sain et vigoureux. Est-ce sa faute? Je le pense".<sup>56</sup>

Ensuite, il nous montre encore ce prince assistant la mort dans l'âme mais le sourire sur les lèvres, à la fête de nuit donnée en son honneur à Buyukdere par l'ambassadeur extraordinaire de Russie, le comte Orloff, commandant de la flotte et de l'armée russes: "Ce n'était pas Sardanapale éclairant des lueurs de son bûcher les débris de son trône écroulé. C'était le maître d'un empire chancelant, obligé de demander à ses ennemis appui

<sup>55</sup> Cf. 1 pp. 209-210 Tome II.

<sup>56</sup> Cf. 1 p. 224, Tome II,

et protection contre un esclave revolte et assistant à leur gloire et *a* sa propre humiliation. . . Que pensait Mahmoud lui-meme sous le sourire affecte de ses levres? Quel serpent lui devorait le coeur? Ah! il y avait là-dedans quelque chose de profondement triste, quelque chose qui brisait le coeur pour lui et qui aurait dû sui'fire, selon moi, pour lui rendre l'heroisme par le remords."<sup>57</sup>

Et lors de son second voyage en Turquie, Lamartine temoin du progres fait par la Turquie depuis son premier voyage, regrette que le sultan ne soit plus de ce monde pour voir les consequences de sonoeuvre: "Il (Mahmoud) avait peri à la peine, il etait mort de tristesse dans l'enfantement de l'ordre nouveau, il avait eu le sort des reförmateurs d'empire, ecrases par les difficultes qu'ils remuent et ne triomphent jamais qu'apres avoir donne leur vie au siecle qui sortira d'eux. Je l'avais vu, et j'oserai dire aime sans qu'il le sût, encore jeune, energique, resolu, intrepide au bien, luttant à la fois contre un peuple routinier et contre l'Europe et l'Egypte liguees pour sa perte. . . Je m'etais interesse de loin a cet homme qui avait fait à lui seul la plus grande revolution du dix - neuvieme siecle, l'afFranchis'sement d'un trone de la tyrannie d'une aristocratie militaire. . . ." <sup>58</sup>

Et voici maintenant le portrait du sultan Abdulmecit, successeur de ce meme prince dontil regrette la mort et qui vient justement de le recevoir en audience.

Lamartine est venu expres à İstanbul dans le but de remercier le sultan pour le don princier qu'il lui a fait en lui accordant le domaine de Burgazova. Lejeune prince a charme l'ecrivain par ses airs simples et modestes, empreints en meme temps de majeste et de dignite.

Le sultan le reçut dans son modeste kiosque d'ete d'Ihlâmur "maison à peu pres semblable au presbytere d'un pauvre cure de campagne, note-t-il, dans nos villages du midi de la France. . . . C'etait cependant la le kiosque favori du sultan, le palais de loisir ou d'etude de ce maître d'une partie de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, depuis Babylone jusqu' au Danube et jusqu'à Tunis et depuis Thebes jusqu'à Belgrade. Nous etions a sa porte et nous pouvions nous croire au seuil d'un pauvre solitaire vivant retire sur un arpent du verger paternel, en face de sa vallee, au bord de sa foret." <sup>59</sup>

Dans ce cadre simple et modeste, le sultan lui apparut comme un beau jeune homme timide et fier, plein de noblesse, de melancolie et de gravite dans l'expression de sa physionomie: "Le sultan Abdulmecit est un jeune homme de vingt -six à vingt- sept ans, d'une expression un peu plus mûre que son âge; sa taille est elevee, souple, elegante, gracieuse; il porte sa tete avec cette noblesse et cette flexibilite de pose qu'on admire dans les statues grecques et que donnent la longueur du cou et la proportion ovale de

<sup>57</sup> Cf. 1 pp. 244-245, Tome II.

<sup>58</sup> Cf. 2 pp. 42-43.

<sup>69</sup> Cf. 3 Preface, pp. 12-13.

la figure. Les traits sont réguliers et doux, son front élevé, ses yeux bleus, ses sourcils arqués comme dans les races caucasiennes, son nez droit sans roideur, ses lèvres relevées et entr'ouvertes, son menton, cette base de caractère dans la figure humaine, ferme et bien attaché. . . . un peu de timidité juvénile dans le regard, un peu de mélancolie répandue en nuage sur les traits. . . . Mais ce qui domine, c'est une espèce de gravité profondément sensitive, pensive; . . . . une absence totale de légèreté et de jeunesse dans la physionomie; la statue d'un jeune pontife plus que d'un jeune souverain. Voilà absolument le portrait d'Abdulmedjid, tel qu'un Van Dyck, s'il y en avait un de nos jours, le reporterait sur la toile; tel qu'il aurait sans doute peint Don Carlos dominé par l'ombre sinistre de Philippe II et attristé par le pressentiment. Ce visage inspire un certain attendrissement doux; on se dit: "Voilà un homme dévoué au pouvoir suprême, qui est jeune, beau, tout puissant, qui sera grand sans doute, jamais libre, jamais insouciant, jamais heureux . . . Il est permis à tout homme dans son empire d'être jeune, excepté à lui; le trône l'a pris au berceau. Son costume était simple, modeste et cependant imposant comme sa personne. . . . Son front seul l'aurait révélé dans une foule".<sup>60</sup>

Lamartine tout en exposant au sultan son désir de venir finir ses jours en Turquie, ajoute néanmoins que son devoir d'homme lui commande de ne pas fuir sa patrie tant qu'elle aurait des dangers à courir. A cet instant le sultan releva la tête avec fierté et la hochait deux ou trois fois en signe d'approbation. "En parlant d'honneur, continue l'écrivain, j'avais parlé turc car cette race et ce mot sont du même pays. C'est l'Orient qui a inventé cette chevalerie du devoir qu'on appelle honneur en Occident. . .

Il eut la même expression de mâle fierté et les mêmes gestes, mais plus modestes d'assentiment quand je lui parlai de Fasilé qu'il avait donné aux Hongrois, ces anciens ennemis de l'empire; et quand je lui dis que cette année s'appellerait dans l'histoire l'année d'hospitalité d'Abdulmedjid, il tourna et retourna plusieurs fois la poignée de son sabre sur laquelle il s'appuyait, dans ses mains, il rougit et il regarda à terre comme s'il avait eu la pudeur de sa vertu".<sup>61</sup>

C'est là que prend fin le portrait du sultan Abdulmecit, portrait vivant qui est trace de main de maître où nous voyons ce prince dans tout l'éclat de sa beauté mâle et fière, le visage empreint d'une énergie virile en même temps que d'une timidité douce.

Après le portrait du jeune Abdulmecit voyons maintenant les idées de Lamartine sur la politique suivie par le gouvernement turc dont le sultan est le chef tout-puissant.

Or si nous examinons les idées de Lamartine sur la politique turque, nous constaterons qu'il critique avec sévérité la politique suivie par l'empire

<sup>60</sup> Cf. 2 pp. 61-62.

<sup>61</sup> Cf. 2 pp. 65-66,

qu'il voit irremediablement voue à la ruine. Selon l'écrivain cet immense empire qui embrasse trois continents va s'écrouler faute de vitalité et à cause de son fanatisme. Dans une suite de discours qu'il prononce à la Chambre comme étant le plus qualifié à parler sur la Question d'Orient qui était à l'ordre du jour<sup>62</sup>, Lamartine s'écrie ainsi: "Depuis 1770, dit-il, la décadence de l'empire Ottoman est visible à tous les yeux exercés. Comment cet empire est-il tombé? Comme tombent tous les empires quand leur principe de vie s'est retiré d'eux. L'Empire Ottoman qui n'était au fond qu'une magnifique théocratie militaire, avait besoin de deux éléments pour subsister: le fanatisme et la conquête. Une nation comme les Turcs qui ne voulait ni cultiver, ni commercer, ni s'administrer, devait s'affaïsser sur elle-même le jour où elle n'aurait plus ni le zèle de la propagation de ses dogmes, ni des peuples à soumettre et à faire travailler pour elle en les pressurant."<sup>63</sup>

Tandis que les nations conquises par l'empire turc augmentaient, la race conquérante diminuait, se fondait pour ainsi dire au contact de ces différentes races et nationalités: "La population turque était tombée à rien en proportion des immenses territoires qu'elle avait à gouverner. Les herbes parasites étouffaient partout la tige d'Osman; les Chrétiens débordaient les Ottomans même dans l'empire. Le jour où ils se compteraient devait être le dernier à Constantinople: ce jour est venu partout."<sup>64</sup>

L'écrivain trouve que la Turquie meurt faute de Turcs. Car, comme jadis l'empire romain, gigantesque territoire gouverné par une poignée de Romains, l'empire ottoman aussi s'écroule parce que les races conquises sont beaucoup plus nombreuses que la race conquérante: "Voilà donc, note-t-il, la race conquérante partie des bords de la Mer Caspienne et fondue au soleil de la Méditerranée; voilà donc la Turquie possédée par un si petit nombre d'hommes ou plutôt déjà perdue par eux; car pendant que le dogme de la fatalité, l'inertie qui en est la conséquence, l'immobilité d'institutions et la barbarie d'administration réduisent presque à rien les

<sup>62</sup> En effet si l'on jette un regard sur la situation politique de la Turquie à cette époque, on constate que le conflit qui régnait entre le sultan Mahmoud II et le Pacha d'Égypte risquait de troubler la paix européenne. Mehmet Ali Pacha venait de refuser le droit d'hériter que le sultan lui offrait en échange de la Syrie qu'il avait conquise par les armes. L'Europe se trouvait devant un dilemme: si la Turquie était vaincue, la Russie s'emparerait d'Istanbul, d'autre part, si le sultan Mahmoud sortait vainqueur du conflit, La Méditerranée et l'Égypte seraient livrées à l'Angleterre sans contre-poids. La France se trouvait ainsi devant un problème très complexe à résoudre. Cette question, qui était d'un intérêt vital pour la France, fut portée devant l'Assemblée Nationale et Lamartine prononça une série de discours comme étant le plus qualifié parmi les députés à étudier cette question, puisqu'il venait à peine de rentrer d'un voyage en Orient qui avait duré plusieurs mois et où il avait eu l'occasion d'étudier les Turcs et la Turquie.

<sup>63</sup> Cf. 6 p. 38

<sup>64</sup> Cf. 6 Préface pp. 1-2,

vainqueurs et les maîtres de l'Asie, les races slaves, les races chrétiennes du nord et du midi de l'empire, les races arménienne, grecque, maronite et la race arabe conquise, grandissent et multiplient par l'effet de leurs mœurs, de leurs religions, de leur activité. Le nombre des esclaves surpasse immensément le nombre des oppresseurs."<sup>65</sup>

En second lieu l'écrivain constate que le fanatisme que professe l'empire, contribuera à sa perte. . . "tout peuple, écrit-il, qui n'a pour principe d'existence qu'un dogme religieux, est condamné à périr lorsque ce dogme s'affaiblit et s'éteint dans ses croyances. Le principe ottoman c'était le fanatisme. Son existence a été brillante, toute puissante, mais courte comme le fanatisme d'où elle procédait."

Cependant malgré cette critique sévère de la politique ottomane, Lamartine aime et estime le peuple turc et ne manque pas de témoigner à chaque occasion l'irritation qu'il porte à lui.

Il aime sa bravoure, sa générosité, sa droiture et son hospitalité, mais trouve détestable l'administration de son gouvernement: "J'estime et j'aime les Turcs, dit-il, dans un de ses Discours prononcés à la Chambre, c'est le sentiment que rapportent tous ceux qui, comme moi ont eu l'occasion de vivre parmi ce peuple généreux et hospitalier. Mais si je dois à la vérité, à la reconnaissance de rendre justice à cette race d'hommes comme individus, comme famille humaine, je dois aussi à l'humanité de déclarer que comme gouvernement, comme administration surtout, c'est la négation la plus absolue de toute sociabilité possible, c'est la barbarie dans toute sa brutale sincérité, c'est le suicide permanent et organisé de l'espèce humaine."<sup>66</sup>

Dans un autre discours prononcé toujours sur la Question d'Orient, il parle encore du peuple turc en termes élogieux avec une impartialité et une largeur d'esprit qui font certes honneur à ses sentiments humanitaires. Ces paroles nous montrent en même temps la politique réaliste qu'il poursuit à notre égard: "Nous rendons tous justice maintenant, dit-il, à la race généreuse et probe des Ottomans; la haine de la croix et du croissant n'est plus qu'une métaphore; les nations ne s'associent plus par dogmes, mais par analogie d'intérêts politiques. Nous serions les fidèles alliés, les vieux amis des Turcs; mais quand il s'agit de baser un système politique sur une alliance, encore faut-il savoir si l'allié existe, si l'on va s'allier avec une réalité ou avec une fiction;"<sup>67</sup>

Ailleurs, après avoir critiqué sévèrement l'administration défectueuse du gouvernement turc qu'il trouve incapable de gouverner l'Europe et l'Asie, l'écrivain ajoute ces mots: ". . . comme race d'hommes dit-il en parlant des Turcs, comme nation, ils sont encore, à mon avis, les premiers et les plus dignes

<sup>65</sup> Cf. 1 Résumé Politique, p. 522-, Tome II.

<sup>66</sup> Cf. 6 p. 25, Discours prononcé à la Chambre des Députés dans la séance du 8 Janvier 1834.

<sup>67</sup> Cf. 6 p. 37.

parmi les peuplades de leur vaste empire; leur caractere est le plus noble et le plus grand, leur courage est intact; leurs vertus religieuses, civiles et domestiques sont faites pour inspirer a tout esprit impartial respect et l'admiration. Leur noblesse est ecrite sur leurs fronts et dans leurs actions; s'ils avaient de meilleures lois et un gouvernement plus eclaire, ils seraient un des premiers peuples du monde. Tous leurs instincts sont genereux. C'est un peuple de patriarches, de contemplateurs, d'adorateurs, de philosophes; et quand Dieu a parle pour eux, c'est un peuple de heros et de martyrs.<sup>68</sup>

Mais, malgre ces qualites du peuple turc, la Turquie, d'apres l'ecrivain, n'existe plus en realite que de nom et que dans ce vaste empire constituee de races diverses, sans langue, sans croyance, sans loi communes, regnent le desordre, l'anarchie et le chaos le plus absolu: "...vous voyez, messieurs que l'empire ottoman n'est point un empire, que c'est une agglomeration informe de races diverses sans cohesion entre elles, sans interet, sans langue, sans lois, sans religion, sans moeurs uniformes et sans unite ni fixite de pouvoir! Vous n'y voyez que la plus vaste anarchie constituee dont les phenomenes politiques aient jamais presente le modele. Vous voyez que le souffle de vie qui l'animait, le fanatisme religieux est eteint; vous voyez que sa funeste et aveugle administration a devore la race meme des vainqueurs et que la Turquie perit faute de Turcs."<sup>69</sup>

Apres avoir expose l'etat de la Turquie demembree et sujette a l'anarchie et au desordre le plus complet, Lamartine pose la question suivante: Que fera l'Europe devant cet etat de choses? Restera-t-elle spectatrice de l'ecroulement de l'empire? Ou empechera-t-elle par les armes, qu'il soit la proie de l'un ou de l'autre des peuples qui le compose?

D'autre part la Russie qui est maîtresse de la Mer Noire, n'attendra pas la decision de l'Europe et se hâtera de s'emparer de cet Empire, objet de sa convoitise eternelle. Que faire alors? demande l'ecrivain. L'Europe fera ce que l'Empire romain avait fait jadis: elle refera "l'orbis romanus", cet empire romain qui couvrait autrefois les memes territoires. Mais ce que Rome avait fait par ambition de gloire en repandant a profusion du sang humain, l'Europe le fera dans un esprit humanitaire, sans faire la guerre, sans repandre une goutte de sang, par des voies purement pacifiques propageant ses lumieres, mue par un esprit de generosite et de philanthropie.

Et Lamartine, apres avoir declare que les populations chretiennes tendent le bras vers l'Europe, propose ce plan de colonisation si l'empire ottoman venait a s'ecrouler: "La France de concert avec les autres puissances d'Europe devrait prendre garde: . . ."

1) Qu'aucune puissance isolee ne puisse intervenir dans les evenements de l'Orient qui suivraient immediatement la chute de l'empire.

<sup>68</sup> Cf. 1 Resume Politique p. 531 Tome II.

<sup>69</sup> Cf. 6 p. 30 Discours prononce a la Chambre des Deputes dans la seance du 8 Janvier 1834.

2) Qu'un protectorat general et collectif de l'Occident sur l'Orient sera admis comme base d'un nouveau systeme politique europeen.

3) Que les premieres conditions de ce nouveau droit public sont l'inviolabilite des religions, des moeurs, des droits de souverainete partielle etablis, preexistants dans ces contrees.

4) Que pour regulariser ce protectorat general et collectif, la Turquie d'Europe et La Turquie d'Asie ainsi que les mers, les îles et les ports qui en dependent, seront distribues en protectorats partiels ou en provinces semblables a ces provinces d'Afrique et d'Asie où les Romains envoyaient leurs populations et leurs colonies et que ces protectorats seront affectes selon les conventions subsequentes aux differentes puissances europeennes.

§) Qu'en cas de guerres entre les puissances de l'Europe, protectrices de ces provinces, les protectorats d'Orient resteront dans une complete neutralite perpetuelle.

C'est ainsi que Lamartine repartissait la Mer Noire et son embouchure au protectorat russe; les bords de l'Adriatique au protectorat autrichien; le centre de l'Asie Mineure, Rhodes, Chypre, La Syrie et l'Euphrate au protectorat de la France; enfin l'Egypte et le canal de Suez au protectorat de l'Angleterre.<sup>70</sup>

C'est ainsi que le poete humanitaire se prend a rever d'une fraternite complete entre les peuples d'Europe et d'Asie. Lui, qui veut enlever les barrieres qui existent entre les nations, il fonde l'espoir que de cette maniere l'Europe et l'Asie seraient liees avec le temps dans une commune parente de races, de religions, de moeurs, d'industries et d'economies et exhorte l'Europe avec energie a coloniser l'Asie Mineure en y repandant le superflu de son activite, ses nobles passions, sa civilisation et sa religion progressives.. .<sup>71</sup>

Ailleurs, plein d'un enthousiasme prophetique, cet idealiste s'ecriera ainsi: "Vous partagerez en enfants predestines de la Providence le vaste et magnifique heritage que la mort naturelle de l'empire d'Orient ouvre pour les nations europeennes. . . vous rallumerez le flambeau eteint de la civilisation aux lieux memes d'où elle a decoule pour vous; vous semerez derriere vous comme Deucalion, des hommes et des nations sur cette terre feconde et deserte de l'Asie et vous preparerez â votre memoire les benedictions des deux continents<sup>72</sup>",

Lamartine va plus loin encore dans son desir de voir l'Europe coloniser la Turquie. Dans sa repliqueâ Odilon Barrot qui trouve inique, violent, criminel, le partage de la Turquie, tout a son ideal de voir l'Europe porter le flambeau de la civilisation dans ces contrees, il s'ecrie ainsi: "Vous Monsieur

<sup>70</sup> Cf. 6 p. 71.

<sup>71</sup> Cf. 6 p. 32 et suiv. cf. aussi Resume politique où l'ecrivain developpe les memes idees (1 p. 526 et suiv.).

<sup>72</sup> Cf. 10 1er Discours prononce â la Chambre sur la Question d'Orient seance du 4 Janvier 1834

qui ne croyez pas au droit divin des rois, croyez-vous donc au droit divin de la barbarie"?

Croyez-vous donc au droit divin de l'esclavage, de la polygamie, de l'abrutissement d'une partie des races humaines?

Eh bien, quelles que soient les vertus individuelles que je me plais à reconnaître et à proclamer dans la vieille race ottomane, n'y a-t-il pas un peu de tout cela dans sa domination sur l'Asie?"<sup>73</sup>

Et dans un autre discours prononcé dans la séance du 11 Janvier 1840, il reviendra à la charge et son attaque sera encore plus directe, plus violente; il ira même jusqu'à souhaiter l'heure où l'empire agonisant s'écroulera définitivement: ". . . oui heureuse l'heure, s'écrie-t-il, où l'Orient s'écroulera plus complètement encore et laissera place à tant" de populations opprimées, mais fortes et actives. que le poids du cadavre turc écrase à la honte de la civilisation et des hommes."<sup>74</sup>

Mais il ne veut pas que l'Europe recoure à la violence et que soit exterminé ce peuple qu'il estime et honore sincèrement comme nous l'avons vu plus haut: "Si le plan que je conçois, dit-il, et que je propose devait entraîner la violence, l'expatriation, l'expropriation forcée de ce débris d'une grande et généreuse nation, je regarderais ce plan comme un crime."<sup>75</sup> Et plus loin encore il continue ainsi: "A Dieu ne plaise que je provoque l'extermination d'une pareille race d'hommes qui, selon moi, fait honneur à l'humanité!... Il faut les sauver comme race d'hommes et comme nation en sauvant aussi celles qu'ils oppriment.. ."<sup>76</sup>

Et quand plus tard, Ibrahim Pacha aura gagné la bataille de Nezib et le sultan Mahmoud sera mort du désespoir causé par l'humiliation de cette défaite, la politique française, intervenant comme arbitre entre son ancienne alliée, la Porte et le Pacha d'Egypte dont la victoire avait gagné les cœurs en France, s'était déclarée en faveur du maintien "de l'empire ottoman tout en conservant le "statu quo", c'est à dire en laissant l'Egypte et la Syrie au Pacha d'Egypte. En se prononçant pour Mehmet Ali, la France se séparait d'Angleterre qui voulait l'intégrité de l'empire ottoman en lui restituant l'Egypte et la Syrie. La Russie profitant de la divergence de vues qui régnait entre la France et l'Angleterre, était entrée en négociations avec Londres; elle laisserait la Méditerranée et l'Egypte à l'Angleterre tout en gardant pour elle Istanbul

En somme comme il appert de ce que nous venons de dire, Lamartine qui aime et honore les Turcs en tant qu'individus, méprise franchement la politique de la Porte, qu'il trouve détestable et attend avec impatience le moment où l'empire ottoman s'écroulera définitivement. Cet empire est

<sup>73</sup> Cf. 6 pp. 51-52.

<sup>74</sup> Cf. 6 p. 66.

<sup>75</sup> Cf. 1 Résumé Politique p. 531.

<sup>76</sup> Cf. 1 Résumé Politique p. 531.

selon lui voue a la ruine par manque de vitalite, par le fatalisme de sa religion qui le rend passif devant les evenements et incapable d'agir; tandis que les autres nations d'Europe ont fait et font des progres immenses, la nation turque immobile depuis des siecles, pietine sur place par vice de ses lois stagnantes, par son administration defectueuse; elle offre aux regards un desordre et une confusion extremes. Selon lui l'empire est irremediablement perdu.

Lamartine voit nettement les regards des nations occidentales diriges avec convoitise sur la Turquie, sur ce sol d'une richesse et d'une fertilité surabondantes, gardant cache dans son sein des tresors inexploites. Il a peur qu'une de ces nations ne fasse facilement sa proie de cet immense empire qui est voue tot ou tard au morcellement. Et voici comment il resout cette question d'Orient qui ne laissait à cette epoque-là de preoccuper les hommes politiques de l'Europe: convoquer un congres compose des principales puissances qui ont des frontieres limitrophes avec l'empire ottoman ou des interets sur la Mediterranee et d'arreter en principe et en fait que l'Europe n'intervienne pas dans les affaires exterieures de la Turquie qu' on doit abandonner à sa propre destinee. Mais dans le cas où cet empire s'ecroulerait de lui-meme, il faut, d'apres un traite arrete d'avance, que les nations prennent chacune un des protectorats qui lui sera assignes par le congres.

Cet aperçu politique de Lamartine en ce qui concerne la Ojgestion d'Orient a ete loue par beaucoup d'ecrivains. On a apprecie grandement sa perspicacite, son don de divination quasi prophetique et qui allait se realiser a un siecle d'intervalle pres, avec la defaite subie par la Turquie lors de la premiere guerre mondiale "Il ya (dans le Voyage en Orient) ecrit Emile Ripert, de meme une vue vraiment prophetique de l'expansion coloniale des peuples europeens, de l'ecroulement de l'empire turc voue fatalement a la ruine et à la dislocation, de la resurrection de l'Egypte, de la Tunisie et de la Syrie liberees du despotisme turc, de la decadence inevitable de Constantinople, de l'organisation des Etats balkaniques, du protectorat des Puissances europeennes sur l'Orient libere.

"Qu'on se rapporte un instant continue l'ecrivain à ces pages ecrites il y a un siecle, et l'on verra de quelle façon ce "reveur a la lune" a su voir a l'avance, sous le soleil d'Orient, ce qui est devenu en cent. ans la verite politique, comment il a indique à l'Europe sa tâche civilisatrice "des ports et des villes à creer, des colonies interieures à fonder, des deserts fertiles a exploiter . . . ." <sup>77</sup>

Gertes il y a plus d'un point de juste dans ces louanges adressees à Lamartine par un ecrivain de notre temps.

En effet Lamartine aura montre, un siecle plus tot, le ehemin a suivre aux Puissances europeennes qui mâheront dans la voie qu'il leur avait indiquee lorsque la Turquie sortira vaincue de la premiere guerre mondiale.

D'autre part, il a bien vu l'agonie de l'Empire ottoman, de "l'homme malade" qui mourait lentement à cause des vices et des defectuosites de son administration qui semblait remonter au moyen âge.

Dejà des l'époque de son voyage en Orient, il avait été témoin des victoires décisives remportées par l'Égypte, il avait vu la Grèce s'émanciper; les Balkans commençaient à s'agiter. Il ne fallait pas beaucoup de perspicacité pour deviner que tôt ou tard l'Empire était condamné à s'écrouler, événement qu'il a désiré vivement voir se réaliser. Mais il n'a pas prévu qu'en voulant ainsi immoler la Turquie, il faisait trop les affaires de la Russie, ennemi héréditaire de la Turquie, qui guettait le moment propice pour se jeter sur sa proie.

Plus tard, lui-même, il se rendra compte de sa grave erreur. Dans la Préface de son Histoire de la Turquie, il s'en excusera disant que pour maintenir l'équilibre mondial il est nécessaire que l'Empire ottoman existe. Car, de par sa position géographique sur la carte d'Europe, ce dernier sert de digue pour empêcher les forces russes de déferler jusqu'aux bords de la Méditerranée. "L'Empire ottoman, écrit Lamartine, occupe géographiquement, militairement, maritime-ment et politiquement en Europe et en Asie, une place sur le globe de plus de cent mille lieues carrées et cette place, si l'empire ottoman disparaît, ne peut-être occupée que par la Russie. . . . La Russie à la place de la Turquie! . . . Voilà donc l'option aujourd'hui pour la France, pour l'Angleterre, pour l'Europe.

Gela dit, il n'y a pas besoin de dire un mot de plus sur le maintien ou sur l'effacement de l'Empire ottoman de la carte politique du globe. . . . L'option est écrite sur la terre et sur la mer en caractères de vie et de mort pour l'Europe et pour la France. Il faut que l'empire ottoman reste à sa place ou que la France perde la sienne."<sup>78</sup>

Comme nous le voyons de ces paroles énergiques et pleines de conviction, Lamartine, s'est aperçu de son erreur en voulant la chute de l'empire ottoman. Il a vu enfin le danger qu'offrait pour l'Europe, une Turquie faible et que le maintien du "statu quo" de ce pays était une question vitale pour la France et les autres nations d'Europe

D'autre part il a commis encore une plus grave erreur en croyant que cet Empire était bel et bien mort et qu'un miracle seul pouvait peut-être le ressusciter.

Certes l'Empire est mort mais le miracle dont Lamartine semble douter, s'est réalisé et de cet empire vieux et agonisant, vient de naître une nouvelle nation, diminuée il est vrai, mais plus forte, plus robuste que jamais.

Lamartine n'a pas prévu la prodigieuse épopée que ce peuple allait écrire, de son sang même, dans l'histoire, ayant à sa tête un guide d'une volonté de fer comme Atatürk.

<sup>78</sup> Cf. 3 Préface pp. 7-8.

Il n'a pas vu que ce peuple était capable de faire des prodiges lorsqu'il s'agissait de sauver son honneur et qu'il a défendu son indépendance farouchement, au prix de son sang, en luttant désespérément, manquant de tous les moyens, mais riche seulement de sa foi et de sa ferme croyance en la victoire finale.

Toute la nation était mobilisée: même les femmes et les enfants devaient prendre part à cette lutte de vie et de mort. C'est ainsi que cette lutte fut la lutte héroïque de tout un peuple, uni dans un même but: libérer la patrie de l'ennemi. La nation entière accompagnait de ses vœux ardents l'armée de Mustafa Kemal qui se battait héroïquement en Asie Mineure, et sa foi en lui était si grande que pas un seul jour elle ne s'est doutée de l'issue heureuse de la guerre.

Voilà ce que Lamartine n'a pas prévu. Cependant au cours de son second voyage, il avait été agréablement surpris de voir les améliorations apportées presque partout grâce au règne du jeune sultan Abdulmecit entouré des hommes d'Etat éclairés comme Rechid pacha, Ali Pacha...<sup>79</sup>

Mais il n'a jamais envisagé la renaissance de la Turquie. Il n'a pas vu que des cendres mêmes encore fumantes de l'Empire, allait naître une nouvelle nation, amoindrie, mais qui allait maintenir toujours sa situation géographique exceptionnelle, à cheval sur l'Europe et l'Asie, une nation qui, les yeux tournés vers l'Occident, allait déployer des efforts incessants pour pouvoir tenir son rang parmi les nations civilisées.

Après avoir examiné les idées politiques de Lamartine sur la Turquie, nous allons voir dans le chapitre suivant ce qu'il pense de la religion professée par les Turcs, à savoir l'islamisme

#### CHAPITRE IX.

Disons tout de suite qu' à l'encontre de la grande majorité de ses prédécesseurs, il a étudié le mahométisme avec impartialité et objectivement et nous sommes obligées de constater que ses points de vue sur ce sujet ne manquent pas de justesse.

Le poète des Recueils qui s'est en effet volontiers penché sur l'âme de ce peuple, ne pouvait ne pas s'intéresser aussi, cela va sans dire, à la religion professée par lui.

Il est favorablement influencé par le rationalisme de cette religion basée sur la doctrine la plus simple qui ait jamais été posée comme principe d'une religion: Dieu un et parfait pour adorer, la charité et la prière pour culte.

Voici comment il définit cette religion: Ce qu'on appelle culte n'existe pas dans la religion.... Les rites sont simples: une fête annuelle,<sup>80</sup> des ablutions et la prière aux cinq divisions du jour, voilà tout. Point de

<sup>79</sup> Cf. 2 pp. 45-46 et aussi Discours à la Chambre des Députés sur la Syrie, séance du 5 Février 1846, La France Parlementaire, Tome IV.

<sup>80</sup> Il s'agit en réalité de deux fêtes qui se suivent environ à deux mois d'intervalle.

dogmes que la croyance en un Dieu createur et remunerateur; les images supprimees, de peur qu'elles ne tentent la faible imagination humaine et ne convertissent le souvenir en coupable adoration. Point de pretres ou du moins tout fidele pouvant faire les fonctions de pretre. Le corps sacerdotal ne s'est forme que plus tard et par corruption."<sup>81</sup>

Ailleurs reprenant la meme idee, il dira encore que la morale de l'islamisme est la meme en principe que celle du christianisme, mais qu'il rejette en revanche le dogme de la divinite de l'homme: "Le dogme du mahometisme n'est que la croyance dans l'inspiration divine, manifestee par un homme plus sage et plus favorise de l'emanation celeste que le reste de ses semblables."

Par consequent la religion musulmane n'est pas basee sur les miracles comme la religion chretienne. "On a mele plus tard quelques faits miraculeux à la mission de Mahomet, ajoute-t-il, mais ces miracles des legendes islamiques ne sont pas le fond de la religion et ne sont pas admis par les Turcs eclaires. Toutes les religions ont leurs legendes, leurs traditions absurdes, leur cote populaire; le cote philosophique du mahometisme est pur de ces grossiers melanges; il n'est que resignation a la volonte de Dieu et charite envers les hommes. J'ai vu un grand nombre de Turcs et d'Arabes profondement religieux qui n'admettaient de leur religion que ce qu'elle a de raisonnable et d'humain, Leur raison n'avait pas d'effort a faire pour admettre des dogmes qui la revoltent. C'est le theisme pratique et contemplatif"<sup>82</sup>

Et l'ecrivain declare ensuite qu'il est impossible de convertir de tels hommes; "On descend, dit-il, du dogme merveilleux au dogme simple; on ne remonte pas du dogme simple au dogme merveilleux."<sup>83</sup>

Cette religion serait parfaite selon l'ecrivain, si elle n'accordait cependant une trop grande place au fatalisme qui est presque le seul defaut qu'il lui reproche.<sup>84</sup> Il lui reproche en effet de remettre tout entre les mains de

<sup>81</sup> Cf. 1p. 196 Tome II.

<sup>82</sup> Ailleurs il dira encore que le mahometisme est un deisme pratique et rationnel; que Mahomet ne s'est pas donne pour un Dieu mais pour un homme plein de l'esprit de Dieu et qu'il n'a preche qu'unite de Dieu et charite envers les hommes". Cf. 1 p. 73, Tome II.

<sup>83</sup> Cf. 1 p. 472, Tome I.

<sup>84</sup> En realite, le fatalisme que Lamartine et tant d'autres ecrivains occidentaux ont reproche a l'islamisme n'a pas ete prescrit par le Coran. Le prophete ne prône pas la fatalite. D'apres lui, l'homme ne doit pas se resigner aveuglement a son destin, c'est-à-dire à la fatalite, mais reagir et lutter dans la mesure des ses forces contre elle.

Cependant il faut quand meme se resigner à la volonte divine. C'est cette resignation a la volonte de Dieu qui a ete mal comprise et mal interpretee tant par le peuple arabe dont la paresse s'accommodait fort bien de cette façon de concevoir la Providence, que par les ecrivains occidentaux qui ont pense à tort que la religion musulmane etait basee sur l'idee de la fatalite absolue.

Pour illustrer ce que nous venons de dire citons l'anecdote suivante qui est merne passee enproverbe: Un jour, un chamelier qui avait laisse son chameau quelque part, sans

Dieu, de se fier entièrement en la Providence. Dieu n'agit pas dit-il pour l'homme chargé d'agir dans sa propre cause; il est spectateur et juge de l'action humaine. Le mahometisme a pris le rôle divin; il s'est constitué spectateur inactif de l'action divine; il croise le bras à l'homme et l'homme périt volontairement dans cette inaction. A cela près, ajoute-t-il, il faut rendre justice au culte de Mahomet: ce n'est qu'un culte très philosophique qui n'a imposé que deux grands devoirs à l'homme: la prière et la charité. Ces deux grandes idées sont en effet les deux plus hautes vérités de toute religion; le mahometisme en fait découler sa tolérance que d'autres cultes ont si cruellement exclue de leurs dogmes.

Sous ce rapport il est plus avancé sur la route de la perfection religieuse que beaucoup de religions qui l'insultent et le méconnaissent."<sup>85</sup>

Il parle d'ailleurs à maintes reprises de cette grande tolérance musulmane qui semble avoir fait une impression des plus favorables sur lui, d'autant plus qu'il avait entendu dire le contraire avant de venir le constater de ses propres yeux sur les lieux mêmes. Mais quand il voit que la vérité est tout autre, il s'écrie plein de révolte qu'on a calomnié les musulmans qui seuls, professent la vraie tolérance.<sup>86</sup>

Voici maintenant la méditation à laquelle l'écrivain se livre en assistant de sa fenêtre à la prière musulmane, lors de sa visite chez l'emir Bechir. Après avoir décrit en détail la cérémonie, il ajoute qu'il n'a pas pu trouver le moindre ridicule dans les attitudes et les gestes de ces musulmans quelques bizarres qu'ils puissent paraître à un chrétien.

"La physionomie des musulmans, ajoute-t-il, est tellement pénétrée du sentiment religieux qu'ils expriment par ces gestes, que j'ai toujours profondément respecté la prière: le motif sanctifie tout. Partout où l'idée divine descend et agit dans l'homme, elle lui imprime une dignité surhumaine. On peut dire: je ne prie pas comme toi, mais je prie avec toi le Maître commun, le Maître que tu crois et que tu veux reconnaître et honorer, comme je veux le reconnaître et l'honorer moi-même sous une autre forme. Ce n'est pas à moi de rire de toi; c'est à Dieu de nous juger."<sup>87</sup>

Paroles sublimes de tolérance et de largeur d'esprit qui nous montrent l'élevation de son âme qui confond en un même amour fraternel, en un même respect profond, tous les cultes qui célèbrent l'existence d'un Dieu unique!

L'attaché, vint dire à Mahomet qu'il avait confié son chameau à Dieu, à quoi Mahomet répondit qu'avant de le confier à Dieu, il aurait fallu l'attacher solidement à un arbre.

Cette anecdote détruit l'idée de résignation aveugle à la fatalité, idée qu'on attribue à tort au fondateur de l'Islamisme.

<sup>85</sup> Cf. 1 pp. 15-16, Tome II.

<sup>86</sup> Cf. Ibidem p. 257 et 361, Tome I.

<sup>87</sup> Cf. 1 pp. 199-200, Tome I.

De même la voix du muezzin a le don de le toucher, voix consciente qu'il préfère au son de la cloche des églises chrétiennes: "Voix vivante, animée, note-t-il, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales."<sup>88</sup>

Ailleurs, en parlant encore de l'institution des muezzins par Mahomet, il dira qu'on proposa au prophète d'abord les sons de la trompette employée par les Juifs, ensuite la crecelle qui convoquait les chrétiens à l'église avant l'invention de la cloche et qu'après de longues hésitations "il préféra à tous ces appels matériels et inanimés qui n'ont pas conscience de la sainteté de leur convocation, la voix humaine, ce signal vivant, cet appel de l'âme à l'âme qui donne aux sons l'accent de l'intelligence et de la piété."

Puis après avoir ajouté que Mahomet donna pour la première fois la fonction de muezzin à un affranchi d'Aboubekir à cause de la douceur mélodieuse de sa voix "il lui dicta, continue-t-il, l'antienne inalterable de cette convocation répétée depuis par tant de milliers de bouches sur tous les minarets de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie: "Dieu est grand. J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu. Mahomet est l'apôtre de Dieu. Venez à la prière. Venez au salut. Dieu est grand. Dieu est unique. Venez à la prière."<sup>89</sup>

Or, il va sans dire que Lamartine qui a étudié attentivement la religion musulmane, s'est intéressé aussi à Mahomet, le fondateur de l'islamisme.

Il a étudié de près la vie du prophète dont il nous trace le portrait physique et moral à la fois dans son livre, *Les Grands Hommes de l'Orient*.

Voici comment le poète décrit Mahomet au physique: "Il avait la taille élevée, note-t-il, la stature imposante que Michel-Ange a donnée sous son ciseau à Moïse, moins qu'un Dieu, plus qu'un homme, un prophète. Ses mains et ses pieds toujours nus étaient larges, fortement noués de muscles... Une peau fine, blanche, colorée sur les joues, laissait transparaître le réseau des veines pleines d'un sang calme quoique généreux. Sa poitrine sans poil respirait à longue haleine. Sa voix grave et vibrante y résonnait comme dans une voûte pleine d'échos. Ses yeux étaient noirs, pénétrants, humides souvent de volupté, plus souvent d'enthousiasme. Sa barbe était noire, rare et sans ondes comme ses cheveux... Comme tous les hommes qui conversent souvent avec le monde supérieur et qui respectent en eux l'instrument de l'inspiration, il y avait plus d'indulgence que de gaieté dans son sourire. Une gravité compatissante était l'expression habituelle de sa physiologie."<sup>90</sup>

L'écrivain s'étend, cela s'entend, plus longuement sur le portrait moral du prophète.

<sup>88</sup> Cf. 1 p. 410, Tome 1.

<sup>89</sup> Cf. 4 pp. 107-108.

<sup>90</sup> Cf. 4 pp. 162-163.

Voici comment Lamartine parle de la sobriete, de la generosite, de la charite et de la bonte du coeur, de la simplicité de vie du prophete qui lui faisait faire les plus humbles travaux de menage: "II vivait de dattes et du lait de ses brebis qu'il ne dedaignait pas de traire lui-meme; il n'empruntait que rarement la main de ses esclaves pour les services les plus penibles de la domesticite; il allak puiser l'eau aux puits, il balayait et lavait le plancher de sa maison; assis à terre, sur une natte de paille, il raccommoait lui-meme ses sandales et cousait ses vetements uses. La proprete du corps dont il a fait dans son Koran une image de la purete de l'âme etait sa seule delicatesse; . . . . II n'entassait aucun tresor, il distribuait tout le produit de la dîme qu'il avait etablie sur les 'biens et sur les depouilles entre ses guerriers et les indigents. II avait fait pour lui-meme voeu de pauvrete. . . . . Les alentours de sa maison, les portiques adjacents de la mosquee, les cours de l'edifice etaient un vaste hospice, où les pauvres, les veuves, les orphelins, les malades venaient attendre leur nourriture ou leur guerison . . . . Chaque soir Mahomet les visitait, les consolait, les vetissait, les nourrissait de son ôrge ou de ses dattes. II en amenait tous les jours un certain nombre dans sa maison pour prendre leur repas avec lui II distribuait les autres comme des hâtes de Dieu chez les plus riches de ses disciples.. . Sa vie etait sobre, austere, meme ascetique, pleine de meditation de prieres, de jeûnes, d'abstinences.... rien n'annonçait en lui ou autour de lui le souverain ou le conquerant, tout etait d'un apotre. Ses vetements etaient ceux du pauvre, les grossieres etoffes de laine de mouton, les ceintures de cordes trefsees de poil de chameau; il rejetait comme un luxe et comme un e gueil les turbans de coton blanc des Indes portes par ses guerriers.<sup>91</sup>"

L'ecrivain nous raconte l'anecdote suivante pour nous montrer la magnanimite du prophete, sa clemence surhumaine envers ses pires ennemis: un homme brutal avait renverse d'un coup de sa lance la fille du prophete, Zeyneb, de son chameau. Elle etait alors enceinte et mourut peu de temps apres, des suites de sa chute dans les bras de son pere. Le coupable reclama de Mahomet l'amnistie en voulant embrasser l'islamisme -Va en paix, lui dit le prophete, tout est couvert par ton retour au vrai Dieu.<sup>92</sup>"

De meme que sa clemence, nous avons vu plus haut Lamartine louer la charite de Mahomet. L'institution de l'aumâne fut la consequence de cette grande charite professee par le prophete. "Cet impot (l'aumone).. . fut evalue par le legislateur, dit Lamartine, au dixieme des choses possedees. II corrigea ainsi par une prescription de charite, cette âprete de gain, vice egoiste des Arabes et nivela şans cesse et volontairement les inegalites de fortune par le perpetuel ecoulement des aumones.... Cette loi religieusement observee dans tout l'islamisme. . . . propagea.aussi l'esprit de famille et les devoirs de fraternite dans tout le peuple.<sup>93</sup> "

<sup>91</sup> Cf. 4 pp. 164-165.

<sup>92</sup> Cf. 4 p. 146.

<sup>93</sup> Cf. 4 p. 108

Et' parlant des reformes faites par le prophete dans le domaine de Pesclavage, Lamartine dit que s'il n'avait pas pense a l'abolir il tendait du moins a le temperer: "Bien que sa legislation, ecri t Lamartine en parlant de Mahomet, n'eût pas aboli Pesclavage. .. il tendait â le temperer et â le transformer en une espece de paternite et de tutelle legales qui font de l'esclave en Orient un client plus qu'une propriete de famille. Il s'attendrit sur le sort des victimes de la guerre et il defendit de separer jamais les enfants des meres et les femmes des epoux quand on vendait des familles reduites en esclavage."<sup>94</sup>

En somme comme nous voyons de tous ces exemples, Lamartine parle en termes tres elogieux de Mahomet et de la religion musulmane. Le seul defaut qu'il reproche pourtant au prophete est sa "sensualite" qu'il fait decouler de son amour pour tout ce qui est beau: "Il aimait, dit-il les jeunes gens, les femmes, les enfants, tout ce qui est beau et innocent dans la nature. La beaute regnait sur ses sens et les voluptes eternelles ne se presentaient a son imagination que sous les traits de femmes. Les anges memes de son paradis etaient des apparitions feminines. . . . ."<sup>95</sup>

Et apres avoir compare la chastete du mariage chretien â l'institution du mariage musulman qui autorisait jusqu'â prendre quatre femmes â la fois, Lamartine ajoute que ce fut la la faiblesse de la doctrine de Mahomet, la superiorite du Christianisme sur sa legislation. "Cette complaisance pour les sens, lui coûta, ajoute-t-il, l'esprit de l'univers."<sup>96</sup>

<sup>94</sup> Cf. 4 pp. 122-123.

<sup>95</sup> Cf. 4 p. 163.

<sup>96</sup> Cf. *Ibidem* p. 93. Il nous semble que l'institution du mariage chez les musulmans, qui permettait d'epouser quatre femmes a la fois, etait etablie par Mahomet par une necessite d'ordre purement social plutot que par "complaisance pour les sens" comme le dit ici Lamartine. En ces temps-lâ où les hommes ne faisaient que guerroyer, la population mâle des villes se decimait, cela s'entend, avec une grande facilite. Par cette institution Mahomet a voulu certainement remedier au probleme de la depopulation qui aurait nui â la propagation de sa doctrine religieuse. Lui-meme, il avait epouse neuf femmes durant sa vie mais excepte *Aiche* qu'il avait epousee par amour, ses autre femmes furent epousees par lui les unes par raisons politiques parce qu'elles etaient apparentees aux familles influentes dont il avait besoin pour la propagation de sa doctrine, les autres par charité parce que le sort de la femme etait tout â fait â plaindre dans cette societe primitive où celle-ci ne pouvait compter sur aucune protection. Surtout les veuves etaient particulierement â plaindre et c'est par pure charite que le prophete en epousa quelques unes. Done la "complaisance pour les sens" que lui reproche ici Lamartine ne saurait etre question pour lui.

D'ailleurs, dans cette societe primitive où les Arabes epousaient autant de femmes qu'ils voulaient, Mahomet fit une grande reforme en reduisant le nombre des epouses â quatre. Cependant apres avoir dans un verset proclame le droit d'epouser quatre femmes a la fois, dans le verset suivant il s'est presque contredit en declarant qu'on pouvait epouser quatre femmes â la fois, mais â condition de les traiter absolument avec les memes egards ce qui, ajouta-t-il, est impossible pour un mortel sauf Dieu. C'est ainsi qu'avec le second verset, il rendait cet usage presque inapplicable et condamnait implicitement la polygamie.

A part cela il trouve que la similitude est grande entre les deux religions qui se ressemblent dans leurs grandes lignes. Pour illustrer ce qu'il vient d'avancer, Lamartine nous raconte cette anecdote: " Des pretres et un eveque des Arabes chretiens de Syrie etant venus un jour â Medine où Mahomet se trouvait en ce temps-lâ, pour s'informer aupres du prophete des rapports et des differences qui existaient entre les deux religions où l'unite de Dieu, l'aumone, l'abstinence, la fraternite, l'egalite, la veneration du Christ semblaient etablir un dogme commun, Mahomet leur declare "qu'il reconnaissait le Christ pour le prophete par excellence, la parole de Dieu, le serviteur parfait de son pere, mais que Jesus comme Adam avait ete forme de poussiere, que Dieu etait unique, qu'il n'avait point de fils selon la chair, point d'associe â sa toute-puissance, point d'egal."<sup>97</sup>

Et pour finir, Lamartine qui parle de la grandeur de Mahomet conclut ainsi: " Philosophe, orateur, apotre, legislateur, guerrier, conquerant d'idees, restaurateur de l'esprit humain, revelateur de dogmes rationnels d'un culte sans images, fondateur de vingt empires terrestres et d'un empire spirituel voilà Mahomet!

A toutes les echelles où l'on mesure la grandeur humaine, quel homme fut plus grand?" Il ne lui trouve de superieur que Jesus que " les hommes ont juge trop grand, dit-il, pour etre mesure a la mesure des hommes et si sa doctrine l'a fait prophete sa vertu et son martyre l'ont fait Dieu."<sup>98</sup>

Or comme nous le voyons de tous ces exemples, cette religion si simple et si rationnelle, qu'est le mahometisme, etait en parfaite affinite avec le deisme de Lamartine et c'est pourquoi il l'a aimee des son premier contact avec elle. Cela nous explique la raison pour laquelle il eprouve une sympathie evidente pour l'islamisme qu'il ne cessera de louer desormais jusqu'à la fin de sa vie.

Ici, s'impose une etude breve de l'evolution religieuse subie par Lamartine au cours de sa vie.

Si nous jetons un coup d'oeil sur la vie religieuse du poete, nous verrons que sa foi ne fut jamais tres ferme, tres solide bien qu'il fût eleve par une mere tres pieuse qui lui donna une education religieuse "plutot biblique qu'evangelique" dit Gildas le Liboux. "

Plus tard l'instruction qu'il reçoit au college de Belley ne semble pas non plus avoir contribue â parfaire son education religieuse.

Adolescent, il croit tout juste en l'existence de Dieu, en sa Providence ainsi qu'à l'immortalite de l'âme. Quant aux autres dogmes du catholicisme qu'il semble avoir acceptes par pure obeissance, ceux-ci ne laisseront aucune trace dans son âme. "Alors que sous toutes les variations de sa pensee persis-

<sup>97</sup> Cf. 4 p. 150.

<sup>98</sup> Cf. Ibidem pp. 168-169.

<sup>99</sup> Cf. 52 15 Août 1908 pp. 167-168.

teront son deïsme foncier et son spiritualisme incoercible, écrit Gildas le Liboux, tous les autres dogmes qu'il ne s'est pas assimilés et qui sont comme superposés à son âme sans adhérence, en glisseront-ils insensiblement sous l'ébranlement des passions."<sup>100</sup>

Ses lectures d'autre part ne contribuent pas non plus à affermir sa foi. Des sa sortie du collège, il se plonge dans la lecture des auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle qui développent chez lui les premiers germes du scepticisme dont il ne pourra plus se libérer.,.,.,,

L'influence de son ami Dargaud qui est lui-même imbu des idées des philosophes sceptiques du XVIII<sup>e</sup> siècle, est manifeste à cette époque.

Des lors il flottera entre la foi et le scepticisme jusqu'au moment décisif où son deïsme se dépouillera de tout dogmatisme. Ce sera au cours de son voyage en Orient que Lamartine s'éloignant de la foi de sa jeunesse, se forgera une toute autre religion pour lui-même, libre de tout formalisme. Or cette religion que Lamartine s'est forgée, sera toujours le catholicisme mais un catholicisme épure, exempt de tout dogmatisme et assez large pour embrasser toutes les autres sectes.

"En Orient, dit Gildas le Liboux, devant les vestiges de tant d'empires écroulés et cette pullulation de sectes, il se prit à douter que le christianisme fût une religion privilégiée et quand il le comparait au mahométisme, il était bien près de préférer ce dernier parce qu'il semblait plus tolérant, plus philosophique n'imposant que deux grands devoirs à l'homme: la prière et la charité. . . . ." <sup>101</sup>

D'autre part, comme on l'a souvent dit, la mort de sa fille à Beyrouth acheva d'ébranler complètement la foi déjà chancelante du poète. La petite Julia mourait entre les bras de son père le 7 décembre 1832 le plongeant dans une douleur atroce. "Dans ce gouffre, avec son bonheur, écrit H. Guillemin, s'engloutit d'un seul coup l'édifice tremblant et déjà plus qu'à demi ruine de sa foi."<sup>102</sup> Et René Doumic trouve le même motif au changement qui bouleversera la vie religieuse du poète: "Avec la violence de tempérament qu'on lui connaît, dit-il, Lamartine n'acceptait pas la douleur; elle le revoltait par son injustice. Survenant sitôt après la mort de sa mère, la mort de son dernier enfant, qui désormais le laisse sans espoir de famille, acheva de dessécher son âme."<sup>103</sup>

<sup>100</sup> Cf. 52 p. 168.

<sup>101</sup> Cf. 52 15 Août 1908

<sup>102</sup> Cf. 22 p. 206.

<sup>103</sup> Cf. 40 15 Août 1908, Tome 46 p. 895.

Cf. de même Henri Bordeaux qui dira presque les mêmes choses sur les motifs de la transformation religieuse de Lamartine: "Le voyage en Orient de Lamartine, dit cet écrivain, n'est pas qu'une vision lumineuse; il contient. . . un drame religieux, cette douleur paternelle intervenant dans la pensée de l'écrivain non pour conduire aux espérances éternelles, mais au contraire pour lui retirer la foi sous l'action du désespoir et l'amener à se contenter d'une religiosité mêlée de panthéisme où ce désespoir trouve une sorte

Un fait significatif vient confirmer cet état d'âme du poète; sur le chemin du retour il laisse sa femme partir seule pour Jerusalem qu'il aurait très bien pu visiter une seconde fois, d'autant plus qu'il l'avait yu hâtivement lors de sa première visite. Mais il n'espère plus rien de cette ville qui l'a trompé dans son affection la plus chère en lui enlevant sa fille.

Des son retour en France nous voyons s'accroître cet état d'esprit du poète.

D'après les manuscrits originaux du Voyage en Orient conservés à la Bibliothèque Nationale, Christian Marechal, l'auteur du "Véritable Voyage en Orient" a relevé plusieurs remaniements significatifs que Lamartine a fait subir à son ouvrage lors de sa publication. C'est ainsi qu'il change "mon humble christianisme" en "mon rationalisme chrétien"; "le Sauveur des hommes" en "le Fils de l'homme"; "Je suis chrétien" change en "Je suis né chrétien", le poète, d'après le manuscrit, était saisi d'un sentiment "d'adoration" qui change en "souvenir" et "Enfant-Dieu" est remplacé par "l'homme modèle".<sup>104</sup>

Ces changements qu'il fait subir à son manuscrit sont comme on le voit tout à fait caractéristiques et nous montrent l'état d'esprit du poète qui est désormais complètement changé.

Et cette fois-ci la rupture avec le catholicisme ne sera pas passagère, elle sera définitive. Désormais jusqu'à la fin de sa vie Lamartine restera éloigné de la religion de son enfance.

"Une certitude nous est acquise dit Henri Guillemin; pendant toute sa carrière politique (1833-1851), pendant toute sa vie lucide, depuis l'âge de quarante-deux ans jusqu'à sa soixante-dix-septième année, Lamartine a vécu dans un éloignement douloureux, invincible de cette religion catholique où il était né, qu'il avait désertée d'abord dans l'orage de l'adolescence, à laquelle il était revenu par un coup de force de sa volonté, mais dont il se détourna finalement et pour toujours sous l'assaut combiné des vents du siècle et d'une affreuse douleur intime à Beyrouth en décembre 1832,"<sup>105</sup>

d'asile fleuri et se repose sans consentir à disparaître (Lamartine en Orient, Revue des deux Mondes, 1<sup>er</sup> Juillet 1925, Tome 28 p. 81).

Nous savons en effet que chaque fois que Lamartine éprouve une douleur violente, sa foi chancelle. Nous le savons par cette confession du poète à son ami de Virieu: "Je t'avouerai, lui écrit-il en 1818, que la force de ma conviction personnelle croît ou faiblit en moi en suivant les phases de ma destinée et de mes souffrances; qu'irrésistible dans les moments de bonheur et de lucidité, elle disparaît presque totalement quand le malheur m'accable et que le désespoir l'éteint tout à fait." (cf. 5<sup>e</sup> lettre du 8 Août 1818).

<sup>104</sup> cite par H. Guillemin, cf. 22 p. 217.

<sup>105</sup> Cf. 46 p. 42; cf. encore 38 p. 214.

Et meme â ses derniers moments, il est douteux que Lamartine se soit converti de nouveau au catholicisme bien qu'il mourût visite par les peres Gratry, Hyacinthe et l'abbe Deguerry et ayant reçu les derniers sacrements.<sup>106</sup>

En effet la niece de Lamartine qui prenait soin de lui, Valentine de Cessiat dira apres la mort du poete ces mots qui nous montrent ses doutes a ce sujet: "Je ne sais s'il etait orthodoxe.. ."

Or le monde catholique s'etait alarme de cet etat de choses. Le 16 mai 1835 Ozanam ecrit ainsi: "Le rationalisme assiege nos hommes les plus illustres; il provoque la defection de ceux qui naguere etaient nos gloires, il detrone l'abbe de Lamennais.... il nous fait trembler pour la mu?e virginale de Lamartine."<sup>107</sup>

Au debut, on s'efforce meme d'etouffer le scandale suscite par le Voyage en Orient et il ne sera mis a l'index que plus tard avec Jocelyn le 22 septembre 1836.

La Revue Catholique attaque avec violence le poete au sujet du Voyage en Orient: "C'est lâ, ecrit-il, une des plus monstrueuses productions des temps modernes. ... le plus acharne demolisseur du XVIIIe siecle n'est pas aile plus loin; la philosophie voltairienne n'a pas nie les verites du Ghristianisme avec plus de morgue et d'aplomb."<sup>108</sup>

Les Annales de Philosophie chretienne ne manquerent pas non plus de l'assaillir en declarant que loin d'etre une nouveaute, les opinions de Lamartine n'etaient guere que celui de Voltaire et de Rousseau. "Le Voyage en Orient declare A. Bonnetty, le 30 juin 1835, contient une offensive non dissimulee contre l'Eglise catholique. "On dirait qu'il nous prend pour des ignorants dit encore le meme ecrivain qui n'ont pas la moindre idee de ce que sont les Mahometans et leur religion! . . . . C'est ainsi qu' en toutes les circonstances il eleve les Mahometans au dessus des Chretiens. Quant a leur aversion pour les Lettres, au despotisme et a lacruaute des sultans, â la reclusion et a la pluralite des femmes, aux eunuques, aux esclaves tout cela il l'a vu â Constantinople; mais il n'en parle pas, ou bien il n'a pas un seul mot de blâme."<sup>109</sup>

Malgre ces vives attaques, Lamartine ne continue pas moins â chaque occasion â temoigner sa sympathie pour la religion musulmane.

<sup>106</sup> Cf. 46 p. 41.

<sup>107</sup> Cf. Ibidem p. 46

<sup>108</sup> Cf. Tome II Juin 1838.

<sup>109</sup> Cf. Bonnetty, Annales de Philosophie chretienne, 30 Juin 1835. Malgre Bonnetty qui accuse Lamartine de partialite, nous soutiendrons le contraire en disant que le poete s'est toujours efforce d'etre impartial dans ses jugements durant tout son voyage en Turquie et qu'il a toujours apprecie les bonnes qualites des Turcs tout en blâmant leurs mauvaises institutions. A l'encontre de Bonnetty qui trouve que Lamartine n'a pas un seul mot de blâme pour celles-ci, nous dirons qu'il a critique au contraire severement l'esclavage, la polygamie en usage sous l'ancien regime ottoman et qui ont ete heureusement abolis par Atatürk. (Pour l'esclavage cf. Ip. 216; Tome II et pour la polygamie: Cf. 4 p. 93),

Un jour, il rencontre Vigny chez la marquise de la Grange et parle avec enthousiasme des musulmans. "Cependant lui-dis-je, note Vigny dans son Journal, l'islamisme n'est qu'un christianisme corrompu vous le pensez bien? Un christianisme purifié me dit-il avec chaleur, ajoute Vigny<sup>10</sup>."

Le manuscrit de la pièce intitulée "Utopie" où le poète rêve d'un avenir idéal pour l'humanité portait ces vers que Lamartine n'osera pas faire publier et qui sont inédits:

"Entre la nature et son maître  
 "L'homme grandi n'a plus de prêtre  
 "Pour porter à Dieu ses accents  
 "Chacun est son prêtre à soi-même  
 "Et le cœur, autel sans emblème  
 "A la prière pour encens,

Or c'est là, comme c'est facile à voir, l'essence même de la religion musulmane qui ne reconnaît aucun intermédiaire entre Dieu et l'homme. En effet le rôle de l'imam est réduit à son minimum dans la religion musulmane où chaque fidèle peut s'adresser à Dieu, le prier sans qu'il ait besoin pour cela du concours du prêtre, ni de l'autel.

En 1842 il compose un article intitulé: "De l'Architecture" mais qu'il ne publiera pas dissuadé probablement par sa femme qui s'était certainement effrayée de l'audace de la pensée de l'écrivain.

Or, d'après lui toute architecture est contemporaine d'une religion. Après avoir dit que le polythéisme sensuel des Grecs éleva à ses dieux des temples d'une architecture simple, lumineuse, accessible, le christianisme arriva, continue-t-il, idée sévère, sombre, mystérieuse. Tout intellectuel d'abord, ne sur un tombeau, grandi dans les catacombes, il fit une architecture à son image. Il abaissa, il degrada le beau temple grec, sa voûte, son pilier, sa colonne aux proportions d'une tombe, et à la lumière d'un souterrain. C'est le style byzantin. Voyez-le dans toutes ses œuvres primitives: on sent que c'est une ébauche grossière faite pour cacher dans les ténèbres les premiers mystères d'une doctrine qui n'ose pas encore s'élancer à la lumière et encore moins à la beauté. . . . Puis Mahomet paraît. Le pur déisme qu'il emprunte aux idées chrétiennes en les dépouillant de leurs symboles divinisés, se fait à l'instant une architecture conforme à l'idée mahometane. Elle se sert des fondements des temples byzantins catholiques mais elle élève les murs, les colonnes, les dômes, elle arrondit l'édifice à l'imitation du dôme céleste, elle en ouvre l'accès.... elle en décore avec une noble simplicité les piliers, les colonnes, les fenêtres. La simplicité majestueuse du dogme se révèle dans la majestueuse simplicité du temple. Point de ténèbres, point d'ombres; point de mystères, point de demi-jours; point de craintes, point de retraites; point d'idolâtrie, point d'image, point

Anecdote citée par Henri Guillemin, cf. 46, 1. er mai 1934 p. 48.  
 vers cités par Claudius Grillet cf. 45 Janv-fév. 1937 p. 113.

de culte sensuel, point d'autel. Une chaire pour écouter ensemble la parole de Dieu, une natte pour s'agenouiller en sa présence et sur la tête du fidèle, la lumière descendant en plein des coupes comme le libre rayonnement de la divinité sur le front de tout ce qui pense et de tout ce qui prie. . . ,<sup>112</sup> ".

En 1854 paraît l'Histoire de la Turquie qui a le don d'exasperer Caro qui s'écrit ainsi: "On dirait par moments d'un dévot de l'islamisme."

Dans un de ses Entretiens du Cours familial de Littérature, entretien qui est posthume, le poète célébrera une dernière fois Mahomet, "cet apôtre, ce martyr. . . . du dogme de l'Unité de Dieu"<sup>113</sup> ".

Or d'après tous ces textes que nous venons d'examiner, il est facile de constater que Lamartine n'a cessé d'éprouver jusqu'à la fin de sa vie une profonde sympathie pour la religion musulmane qui est dépouillée de dogmes, qui est rationnelle, simple, sans pompe, claire, lumineuse, prêchant la charité et la tolérance envers les autres religions, tolérance qui ne manque pas de l'étonner de la part des musulmans d'autant plus que jusque là on ne lui avait parlé que du fanatisme de ces derniers. Et c'est ainsi qu'il revient à plusieurs reprises au cours de son récit de voyage sur la grande tolérance<sup>114</sup> exercée par les Turcs comme s'il voulait s'excuser par là auprès d'eux de l'injustice que les autres écrivains, notamment Chateaubriand avaient commise à leur égard.

En effet, la religion musulmane, par sa simplicité, son rationalisme, son absence de miracles convenait au déisme large et rationnel de Lamartine<sup>115</sup> La religion de l'avenir à laquelle il rêve comme nous l'avons vu plus haut, est "une religion sans mystères, une religion grande comme la création, une comme la nature, lumineuse comme la raison, un entretien pieux de l'humanité avec son créateur, une religion pour ainsi dire individuelle dont chacun se fera à son gré le dogme idéal le plus approprié à sa nature et à son intelligence mais où la morale, une comme la conscience et où la prière une comme l'amour, rassembleront en un centre commun les rayons convergents des individualités et des croyances"<sup>116</sup> ".

<sup>112</sup> Cf. 46<sup>er</sup> mai 1934 p. 48 et suiv.

<sup>113</sup> Cf. Ibidem pp. 60-61.

<sup>114</sup> Cf. 16 p. 213 où cet écrivain qui a fait lui aussi un voyage en Orient et à Istanbul loue de même cette tolérance des Turcs qui ne manque pas non plus de le surprendre: "Mais, note-t-il, à Constantinople j'ai compris la grandeur de cette tolérance universelle qu'exercent aujourd'hui les Turcs..."

<sup>115</sup> Cf. 60 Rehid Saffet Atabine nous parle lui aussi de la transformation religieuse de Lamartine lors de son premier voyage en Orient: "Lamartine revient de ce premier voyage complètement transformé. En effet la pensée de Lamartine s'est démesurément élargie. Le chrétien des Harmonies s'éprend de l'islamisme qui n'impose à ses fidèles que la nécessité de la prière.. ." p. 18)

<sup>116</sup> Cf. 45 Janvier - février 1937 p. 112,

Or il n'est pas difficile de voir que cette religion ideale conçue par Lamartine ressemble de pres aux principes de la religion musulmane dont l'influence sur lui est indeniable. Certes avant son voyage en Turquie, ses lectures, le deisme de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Lamennais, son amitie avec Dargaud l'avaient déjà prepare à cette revelation. Mais son voyage en Orient en le mettant en contact direct avec de nombreuses sectes et religions, l'amenerent à voir clair dans ses idees.

Desormais la certitude etant acquise, il croit, çomme Victor Hugo à sa mission sociale de conducteur des peuples et reve d'une religion tres simplifiee, large et individuelle pour ainsi dire qui unirait tous les hommes de la terre sans distinction de secte ni de nationalite dans un meme amour fraternel<sup>118</sup>.

Voilà pourquoi la religion musulmane, si simple dans ses grandes lignes, si humaine, si large et si tolerante, lui paraît proche de cette religion qu'il vient de concevoir et à laquelle il restera fidele jusqu'à la fin. Et c'est pourquoi nous devons considerer le voyage de Lamartine en Orient comme une etape tres importante dans la vie religieuse du poete<sup>119</sup>.

#### C O N C L U S I O N

Après avoir etudie dans les deux dernieres parties de nôtre ouvrage les vues et les idees de Lamartine sur la Turquie, nous sommes maintenant

<sup>117</sup> "... ce que j'admire surtout. ... dit Desire Nisard, c'est surtout cette âme excentrique et rayonnante qui trouve partout à aimer l'homme et à benir Dieu, qui s'etend à mesure que le poete decouvre des terres nouvelles, qui ne se lasse pas d'embrasser et d'aimer, et reconnaît des freres partout où il rencontre des hommes" (Cf. Reflexions sur le Voyage en Orient, Revue de Paris, Tome XVI, p. 242).

Par contre Charles Joatton qui juge severement l'evolution religieuse de Lamartine, definit cette nouvelle religion du poete comme une sorte de christianisme fumeux, teinté d'humanitarisme, systeme Lamennais." (Charles Joatton, Le Centenaire du Voyage en Orient, Annales de l'Academie de Mâcon III eme serie Tome XXVIII pp. 301-302.)

<sup>118</sup> "Hesitant jusque là ou mal informe de son inconscient, dit Charles Terrin, Lamartine avait besoin de l'Orient pour se reveler à lui-meme. ... Quel ressort et quelle ardeur de conviction dans ce poete qui ayant acquis au Saint Sepulcre la certitude de sa mission sociale, devait pendant plusieurs annees s'apparaître et apparaître aux foules comme le Messie de la future Humanite" Cf. 59, 14 Août 1932.)

<sup>119</sup> Cf. encore Charles Terrin qui ne se trompe pas lorsqu'il fait signe à l'importance du Voyage en Orient sur la pensee du poete: "... plus le livre avance et plus les visees sociales se pr^cisent, plus le poete s'affirme comme l'annonciateur d'un Evangile nouveau. L'educateur du peuple, l'apotre de la paix, le predicateur de la fraternite civique et internationale, le socialiste chretien... exact disciple de Lamennais appele par une sorte de revelation à grouper tous les hommes... et à les conduire au nom du Christ et du progres vers l'accomplissement de leurs destinees les plus hautes, tous ces elans du coeur, toutes ces ambitions sont en germe dans le Voyage en Orient. ..." Cf. 59, 14 Août 1932).

en mesure de dire que celles-ci sont en general d'une justesse et d'une exactitude indeniabes.

Son coup d'oeil est sûr; il voit juste et sa memoire visuelle est excellente. Henri Bordeaux qui a voyage, cōmme on le sait, en Syrie et à Beyrouth où Lamartine a sejourne avec sa femme et sa fille et qu'il a decrit longuement dans le premier volume de son Voyage en Orient, trouve qu'il voit juste et clair en ce qui concerne la Syrie. "On peut reprocher au Voyage en Orient, dit cet ecrivain, d'etre un peu compose de morceaux de bravoure... Mais ces effets un peu trop cherches n'empechent nullement le voyageur de voir clair et juste<sup>120</sup>."

D'autre part nous avons, de notre cote, constate au cours de cette etude la justesse de son coup d'oeil en general en ce qui concerne la Turquie et Istanbul.

Lui, qui dans ses poesies nous decrit des paysages vagues, il est ici d'une precision et d'une exactitude qui ne laissent d'etonner de sa part. Ojand il nous decrit İstanbul sous ses multiples aspects, il tend visiblement a ne pas en perdre le moindre effet, a rendre tout, jusqu'à la plus legere nuance. Parfois meme sa description donne l'impression d'une photographie tant il met de precision a peindre les beautés si diverses de cette ville. "Nulle poete mieux que Lamartine ne nous aide à goûter et à comprendre Orient" a dit Jean Mariel de lui.

Certes son livre est ecrit un peu trop hâtivement: il ya des lacunes, des negligences, des remplissages, de frequentes redites où le poete tourne et retourne autour de la meme idee et apres avoir parle d'une chose y revient un peu plus loin pour la developper encore avec complaisance<sup>122</sup>.

Lui-meme d'ailleurs en avait honte. Dans une lettre datee du 27 Janvier 1835 il ecrivait ainsi a son ami de Virieu: "Je t'enverrai bientôt quatre petits volumes de mes miserables notes intimes et paysagistes qui s'impriment a la hâte. C'est abominable. .. Je voudrais les racheter, mais je suis aussi embarrasse d'argent que j'ai ete au large jusqu'ici.

En effet Lamartine avait promis a Gosselin ces quatre volumes dont le prix l'avait tente et il ne savait comment les remplir. C'est pourquoi le Voyage en Orient ne contient pas seulement le recit de ses voyages, mais

<sup>120</sup> Cf. 34 p. 295 III eme serie 1932-1933, Tome XXVIII.

<sup>121</sup> Cf. 54 no: 37, mars 1913 p. 220.

<sup>122</sup> Desire Nisard critique cette tendance de Lamartine "à ecrire vite et beaucoup" et ailleurs il ecrit ces lignes: "Ce n'est pas qu'il n'y ait de tres belle prose dans ces notes et çà et là des pages où le grand poete est grand prosateur; mais ce sont des fragments, des ebauches et non pas un livre de prose. (Cf. Ref lexions sur le Voyage en Orient, Revue de Paris 1835 p. 225 et 233, Tome XVI).

<sup>183</sup> Cf. 23 Lettre citee par Henri Guillemin, 1er Juin 1937 pp. 545-546.

aussi d'autres recits ajoutes comme celui de Fatalla Sayeghir, les Fragmerits du Poeme d'Antar, le Resume Politique.

Il faut relever encore des fautes de langage excusables cependant pour un etranger qui est de passage dans une grande ville inconnue jusque-là de lui et dont il ne connaît pas la langue. C'est ainsi qu'il dira keznedar pour haznedar<sup>124</sup> iman pour imam,<sup>125</sup> Beglierbeg pour Beylerbey<sup>126</sup>, tartara wan pour tahtaravan<sup>127</sup>.

D'autre part, Lamartine abuse des adjectifs et des superlatifs tout le long de son recit. Les images sont parfois de mauvais goût. Lorsqu'il compare par exemple les minarets a des paratonnerres, les images suivantes qui se succedent sont peu heureuses et mal appropriees: "... des minarets, ces paratonnerres de la terre de Mahomet par lesquels le musulman semble plonger les fleches de la priere dans le fond de son ciel pour y lancer ses contemplations pieuses et pour soutirer l'eternelle benediction d'Allah".

Or il faut convenir que toute cette suite d'images est un peu forcee et de mauvais goût.

Comme on l'a souvent dit, en optimiste et idealiste qu'il est, le poete embellit tout ce qu'il voit au cours de son long voyage. Jamais il ne parle par exemple du manque de confort auquel il a dû certainement etre sujet lors de son voyage à travers la Syrie et l'Asie Mineure, d'il ya un siecle.. Nous apprenons par le Journal de Geoffroi cite par Henri Guillemin que l'Orient manque quelque peu d'hygiene, que la vermine est trop agressive dans les kans où il faut coucher et que les Arabes de Baalbek lui ont vole ses rasoirs. Parfois Lamartine a tendance a exagerer: Ghez Emir Bechir, par exemple, il parle d'avoir vu six cents ehevaux la où Geoffroi n'en voit que trois cents en tout.<sup>128</sup>

Et parfois l'ecrivain invente par un caprice de son imagination, des aventures de toutes pieces comme cette histoire romanesque de bateau pirate qu'ils rencontrent pres des cotes de la Grece et dans lequel se trouve une jeune fille de quinze ans capturee par des pirates. Mais Geoffroi est muet a ce sujet. Tous ces exemples que nous venous de donner constituent heureusement des raretes et l'ecrivain est en general exact dans ce qu'il raconte.

Le voyage en Orient n'est pas un livre compose avec rigueur, une oeuvre retouchee, remaniee avec soin. C'est un recit de voyage compose de notes

<sup>124</sup> Cf. 1 p. 226 et 229 Tome II. Haznedar se dit de l'homme d'Etat qui a la garde du Tresor de l'Etat.

<sup>125</sup> Cf. Ibidem p. 195 et passim Tome II. nom sous lequel on designe le pretre turc.

<sup>126</sup> Cf. ibidem, p. 208 Tome II, palais d'ete construit par Sultan Mahmoud II sur la rive d'Asie.

<sup>127</sup> Cf. 5 p. 508 Tome IV Espece de litiere qui servait de voiture

<sup>128</sup> Cf. 23 Cite par Henri Guillemin, 1er Juin 1937 p. 563,

prises aujour le jour par le voyageur au cours de ses peregrinations et de ses déplacements. "II a écrit toutes ces choses, dit Desire Nisard de Lamartine, au crayon, tantôt sur le genou, tantôt sur le pont d'un brick, pendant de longues heures de calme, à l'ombre d'un bout de voile, quelquefois durant les haltes de sa caravane dans le desert, sous un olivier solitaire ou sous une tente plantée dans le sable.<sup>129</sup>"

En effet ce n'est pas un livre qui a été conçu, prémédité longuement et mûrement, il est d'un jet, plein de spontanéité et de naturel; ce n'est pas un livre, mais un Journal de voyage. Il ne contient que les impressions de voyage de Pécivain et n'a pas la prétention d'être une étude sérieuse et scientifique sur les mœurs, les coutumes, l'histoire et les civilisations des pays qu'il a visités. "Il a traversé, écrit Gustave Planche, au pas de course des nations entières, dont chacune pour être dignement interprétée, demanderait plusieurs années d'étude<sup>130</sup>. "Mais l'écrivain oublie que là n'est pas le but de Lamartine qui n'a pas pensé à faire une oeuvre scientifique sur l'Orient, mais simplement un récit de ses impressions de voyage. En effet il a abordé toutes ces questions en passant, mais il ne les a pas approfondies. "Ne cherchez donc pas là, écrit Felix Guilibert, plus indulgent, un récit complet et suivi, des renseignements exacts sur les monuments et les pays, des études géographiques, de la science à recueillir, des observations topographiques à consigner dans votre mémoire.... Et plus loin le même écrivain continue ainsi: "Le Voyage de Lamartine n'est pas une oeuvre d'art, et ne doit pas être appréciée sous ce rapport: c'est un album de notes écrites sous l'inspiration du moment et à peine retouchées. .. Ce n'est pas un livre à juger; c'est un livre à prendre et à lire avec l'âme ouverte et le jugement ferme; et alors on oublie les droits et les exigences de l'art; . . ."

Tout cela est vrai. Mais malgré sa superficialité, grâce à son intelligence vive qui embrasse tout, Lamartine a cependant vu juste dans presque tous les problèmes qu'il a abordés, tant au point de vue politique que social.

Nous avons vu plus haut qu'on l'a loué pour ses "divinations" en ce qui concerne sa politique sur la Question d'Orient. Ses projets en effet ont été appliqués à peu de différence près, un siècle plus tard par les Puissances Alliées qui ont profité du morcellement de l'Empire Ottoman pour s'emparer les unes de la Mésopotamie, les autres de la Syrie.

Après avoir loué sa vue prophétique dans la Question d'Orient, Emile Ripert ajoute ces mots: "... il apparaîtra de plus en plus comme un grand Européen qui a vu se dessiner tous les grands problèmes de son époque et de la nôtre et qui mal compris de ses contemporains et même de beaucoup d'entre nous, a préconisé les solutions les plus généreuses..<sup>132</sup>"

<sup>129</sup> Desire Nisard, *Reflexions sur le Voyage en Orient* Revue de Paris 1835 p. 225 Tome XVI.

<sup>130</sup> - Cf. 56 pp. 48-49.

<sup>131</sup> Cf. 47 juin 1835 p. 404 et 407.

<sup>132</sup> Cf. 57 15 Août 1932.

Dans un discours prononcé à Bergues le 21 sept. 1913, Paul Deschanel président de la Chambre des Deputés, loua de même sa politique en ces termes: ". . .sa politique était à longue portée; il était l'homme des pressentiments et des présages; il devorait l'horizon; ce qui alors paraissait chimère est aujourd'hui réalité. Il parlait pour l'avenir et l'avenir le venge. Un des mots les plus justes qui aient été dits sur lui de son vivant est celui de M. de Humboldt en 1843: C'est une comète dont on n'a pas encore calculé l'orbite<sup>133</sup>."

Et Edouard Herriot, l'éminent écrivain de notre temps, lui aussi, ne trouve que des louanges chaleureuses pour les vues politiques de Lamartine: "Ses discours, dit-il, sont des modèles de technicité, de réalisme intelligent et informé; cet idéaliste comprend et connaît les besoins d'une société moderne... Il n'est pas d'homme plus attachant, plus injustement méconnu; tous ceux qui consentiront à l'étudier, éprouveront la même surprise rare. Ceux pour qui la politique doit marquer le triomphe du fait brutal de la sélection naturelle, ceux-là ne peuvent que le railler. Pour ceux qui le considèrent comme une application de la loi morale à l'ordre social, comme une réaction de l'esprit et de l'idée contre la brutalité de la force, il demeure le Maître, l'incomparable Maître<sup>134</sup>."

Quant à ses descriptions, nous avons vu l'exactitude et la véracité de ses paysages d'où nous sommes parvenues à ce résultat que chaque fois qu'il s'agit de peindre la nature, le poète des Méditations est infatigable. Il la décrit avec une patience, une complaisance et un amour inlassables d'où nous déduisons qu'il prend vraiment un vif plaisir à nous la peindre. Mais dès qu'il s'agit de décrire des monuments, des œuvres d'art, il le fait hâtivement sans y attacher de l'importance. Ainsi lorsqu'il décrit la port ou le panorama d'Istanbul ou bien encore le Bosphore, le poète nous les peint longuement, avec plaisir, avec amour, mais dès qu'il s'agit des mosquées, des fontaines, des monuments de la place de Hippodrome ou il les passe sous silence, ou bien il les décrit hâtivement. Il est certain que c'est surtout la nature et le peuple qui l'ont intéressé en Turquie. On voit cela nettement à toutes les pages de son livre. Ce chantre de la nature n'a pas assez d'enthousiasme pour nous la décrire soit sous son aspect majestueux comme sur les Côtes d'Asie Mineure ou sous son aspect riant comme sur les rives du Bosphore.

Il n'a pas également assez de couleurs sur sa palette pour nous peindre cette nature dans ses mille aspects changeants, avec ses couchers de soleil qui sont des symphonies de pourpre et d'or, l'azur du ciel et de la mer, les vertes collines et les montagnes à la cime neigeuse. Son pinceau rivalise alors avec celui des plus habiles coloristes. À l'encontre de Gustave Planche

<sup>133</sup> Cf. 39 Discours prononcé à Bergues le 21 Septembre 1913.

<sup>134</sup> Cf. 48 20 Sept. 1930.

qui est sceptique et incredule en ce qui concerne l'authenticite des paysages peints par Lamartine en Orient et dont la malveillance à l'egard du poete des Meditations est nettement evidente dans Partide qu'il lui a consacre dans ses "Nouveaux Portraits litteraires", nous trouvons que les paysages de Lamartine sont vrais et precis et non pas "confus" et "vagues" comme cet auteur le dit<sup>135</sup>.

Certes pour qu'ils soient parfaits, il leur manque la perfection artistique, le fini, l'originalite par exemple d'un Theophile Gautier qui a fait des descriptions inoubliables d'Istanbul.

Nous avons vu plus haut que les paysages de Lamartine avaient en quelque sorte la precision d'une photographie qui exclut naturellement toute idee d'originalite et d'art. Car pour qu'il y ait oeuvre d'art, il faut que l'artiste ajoute quelque chose de lui-meme a ce qu'il reproduit. Or Lamartine à Istanbul, s'est contente seulement de reproduire fidelement l'original du tableau pour ainsi dire sans y rien ajouter de lui-meme.

Mais en revanche a l'encontre de Theophile Gautier qui a peint Istanbul avec beaucoup de minutie et d'art, mais qui l'a peint exclusivement en peintre, l'auteur des Mediations s'est penche sur l'âme du peuple turc et a essaye d'en penetrer la pensee, de compatir à ses souffrances.

On peut dire que l'auteur des Emaux et Camees a contemple et peint Istanbul derriere une vitre: il n'en a vu que les beautes exterieures et ne s'est pas soucie d'etudier la pensee et l'âme de ses habitants. Il s'est contente de visiter et de decrir les curiosites, les coins pittoresques de la ville sans jamais entrer en contact avec le peuple turc, sans jamais s'inquieter de ses sentiments ni de sa pensee.

C'est avant tout un artiste. Comme sa poesie qui est tout exterieure et qui vaut plus par la forme que par le fond, le livre de ce parnassien sur Istanbul aussi a de la valeur par les qualites artistiques et nuancees de ses paysages et de ses tableaux,.

Nous ne voyons pas des tableaux aussi artistiques nulle part dans le Voyage en Orient, Mais en revanche, nous y voyons partout l'âme de ce peuple grave, serieux, brave, honnete et profondement religieux qui a conquis d'emblee son coeur des son premier contact avec lui et qu'il a tout de suite aime. Il l'a bien compris sur tout et etudie ses qualites et ses defauts; il a su voir ses vertus de bravoure et de noblesse, à un moment où l'on n'avait pas assez de mepris en Europe pour l'accabler. Le poete humanitaire qui revait de fraternite des nations\* s'est penche sur l'âme de celui-ci comme sur celui d'un frere, a compati à ses souffrances et a ses malheurs et a su comprendre ses aspirations et ses besoins de bonheur. Par la il est nettement superieur à Theophile Gautier qui n'a decrit que le cadre, le decor seulement dans lequel vivait ce peuple dont il n'a pas essaye de penetrer ame.

<sup>136</sup> Cf. 56 p. 53 Tome I.

Il est l'un des premiers écrivains français qui a vu objectivement et avec impartialité les qualités ainsi que les défauts de ce peuple et a ressenti de la sympathie pour lui; il a constaté les basses calomnies dont cette malheureuse nation avait été victime durant des siècles et s'est révolté contre cette injustice.

Certes ce n'est pas Chateaubriand, ce n'est pas non plus Théophile Gautier qui ont ouvert la voie aux Loti, aux Barres, aux frères Tharaud et à tant d'autres encore, mais c'est Lamartine qui, en réhabilitant ce peuple calomnié durant des siècles, tant par la mauvaise propagande de ses adversaires que par les idées préconçues nourries à son égard depuis des siècles, depuis les Croisades, a montré à l'Europe et à ses successeurs la voie à suivre. Or d'après nous c'est là surtout que réside l'importance du "Voyage en Orient," de ce voyage qui a été en même temps une étape décisive dans la vie du poète. C'est pourquoi l'importance de ce livre est double tant au point de vue des services qu'il a rendus en faisant connaître la Turquie et les Turcs de cette époque au monde occidental, que pour avoir été une étape capitale dans la vie du poète qui, après ce voyage pendant lequel il subira l'épreuve la plus douloureuse de sa vie, se sentira entièrement changé.

Avant d'achever notre étude, et pour la compléter, voyons maintenant brièvement ce que les écrivains turcs ont pensé sur ce voyage de Lamartine en Orient et comment ils l'ont jugé.

Or disons tout de suite que la critique turque est unanime à louer Lamartine et son Voyage en Orient.

C'est ainsi que Nahit Sırrı, en faisant une comparaison entre l'Itinéraire de Chateaubriand et le Voyage en Orient de Lamartine, trouve que ce dernier ouvrage contient des idées et des jugements beaucoup plus intéressants que le livre de Chateaubriand: " Avec cet ouvrage (L'Itinéraire) dont la valeur littéraire est grande, dit l'écrivain turc, ce prosateur incomparable n'a pas appris beaucoup de choses sur L'Orient. Par contre l'ouvrage de Lamartine intitulé Voyage en Orient . . . contient des renseignements et des idées beaucoup plus précieux sur L'Orient<sup>136</sup>." Le même auteur qui compare Histoire de la Turquie au Voyage en Orient dira que bien que l'Histoire de la Turquie fût écrite avec des sentiments de bienveillance par le célèbre poète, elle n'est en réalité qu'une répétition de l'Histoire d'Hammer et un livre écrit uniquement pour procurer du matériel aux éditeurs; par contre il est vraiment regrettable, dit-il, pour nous les Turcs, de ne pas disposer jusqu'ici d'une traduction de l'ouvrage de Lamartine sur le voyage qu'il fit en Turquie pendant les dernières années du règne du Sultan Mahmud II.<sup>137</sup> Et Pauteur continue ainsi: " Lamartine

<sup>136</sup> Cf. 68 sayı 1 cilt 1 Haziran-Ağustos 1929.

<sup>137</sup> Cf. 69 1941 p. 475 no, 95 cilt 16. De même Halit Ziya Uşaklıgil regrette que cet ouvrage de Lamartine qui a été sévèrement critiqué malgré la profusion des

a relate ses impressions de voyage a travers une grande partie des pays et des contrees sans fin appartenant à l'Empire ottoman, la plupart du temps avec beaucoup de maîtrise; il a decrit vraiment avec art, souvent avec connaissance et toujours avec beaucoup de bienveillance cette periode de l'empire. ..."

Un autre ecrivain turc, ismail Hami Danişmend, apres avoir parle des calomnies auxquelles le peuple turc avait ete sujet pendant de longs siècles, ajoute que Lamartine fut l'un des premiers ecrivains du XIXe siecle qui s'elevât contre cette iniquite, que ces" rares cris de protestations contre l'injustice, ne pouvaient avoir des repercussions, cela va sans dire, sur les evenements, dans l'Europe de cette epoque-là, mais qu'ils ont eveille pour toujours des sentiments de gratitude dans la memoire des Turcs reconnaissants<sup>138</sup>.

Ces quelques lignes nous montrent combien les ecrivains turcs sont reconnaissants envers le grand poete, le grand homme qui, sans faire de distinction de religion, de race ni de moeurs, s'est, le premier en France, constitue le chaleureux defenseur des Turcs qu'il a fait connaître au monde occidental, grand ami de ce peuple honnete, loyal et brave qu'il a eu l'occasion de connaître et d'estimer lors de ses voyages dans le pays.

#### B I B L I O G R A P H I E

*Textes originaux relatifs aux deux voyages de Lamartine en Turquie : divers autres ecrits du meme auteur concernant ces voyages, ainsi que les recits de voyage des autres ecrivains sur la Turquie.*

(1) Lamartine (A. de) Voyage en Orient Tome I, II, Paris Hachette et Cie Furne Jouvot et Cie editeurs 1887.

(2) Lamartine (A. de) Nouveau Voyage en Orient, Galmann Levy edit. Paris 1877.

(3) Lamartine (A. de) Histoire de la Turquie Tome I-VIII Paris, Librairie du Constitutionnel, 1854-1855.

(4) Lamartine (A. de) Les Grands Hommes de l'Orient, Lacroix Verboeckhoven et Cie Paris 1865.

(5) Lamartine (A. de) Correspondance, Hachette Furne Jouvot Cie 1874.

(6) Lamartine (A. de) Vues, Discours et Articles sur La Ojestion d'Orient, Charles Gosselin, Furne et Cie Paris 1840.

(7) Lamartine (A. de) Lettre a Rechid Pacha, Nouvelles litteraires 1925-

(8) Lamartine (A. de) Lettres inedites, Revue de Paris, 15 Juillet 1936.

descriptions et des idees qu'il contient et qui a ete traduit dans presque toutes les langues, ne le soit pas encore en turc cf. 71 Son Posta 15 ocak 1941.)

<sup>138</sup> Cf. 61. 25 aralik 1940.

- (9) Lamartine (A. de) Reponse aux Français residant à Smyrne la France Parlementaire Vol. VI, Lacroix Verboeckhoven Cie, Paris 1865.
- (10) Lamartine (A. de) Discours sur la Ojestion d'Orient, La France Parlementaire
- (11) Lamartine (A. de) Nouvelles Confidences, "Michel Levy freres Paris 1856
- (12) Lamartine (A. de) Souvenirs d'Orient, Revue de Paris, Tome III 1834
- (13) Chateaubriand, Itineraire de Paris à Jerusalem, Nouvelle edition Paris Garnier freres editeurs. Mdcclix
- (14) Flaubert (Gustave) Correspondance 2eme serie 1850-18554 Eugene Fasquelle editeur 1905 Paris
- (15) Gautier (Theophile) Constantinople, Nouvelle edition Paris Michel Levy freres libraires-editeurs 1856
- (16) Nerval (Gerard de) Voyage en Orient, Michel Levy freres 1867 *Ouvrages et Articles divers sur les voyages faits par Lamartine en Turguie*
- (17) Bordeaux (Henry) La fin du Voyage de Lamartine en Orient Lettres inedites. Revue des deux Mondes Tome XXXI 15 Janvier 1926.
- (18) Cazenave (J.) Le Centenaire du Voyage de Lamartine en Orient Revue de PEnseignement du français hors de France 1933
- (19) Chamborant Lamartine inconnu Librairie Plon Paris 1891.
- (20) Delaroiere, Voyage en Orient, Paris, Debecourt edit. Libraire 1836.
- (21) Doumic (Rene) Lettres inedites Revue des Deux Mondes 1908.
- (22) Guillemin (Henri) Le Jocelyn de Lamartine 4 eme, partie Lettre d'un Serviteur de Lamartine pendant le voyage en Orient. Boivin et Cie editeurs 1935.
- (23) Guillemin (Henri) Un Temoin du Voyage de Lamartine en Orient Revue des Deux Mondes 1er Juin 1937.
- (24) Lagarde (Hubert de) Lamartine en Orient, La Patrie 1932.
- (25) Lefevre Pontalis (G.) Lamartine et la Turquie, Le Gaulois 1913.
- (26) Refik Bey (Ahmet) Fermes accordees à Lamartine par le Gouvernement turc, Nouvelles litieraires 30 mai 1925.
- (27) Ruellan (Charles) Le Voyage de Lamartine en Orient, Action française 30 Août et 6 sept 1932.
- (28) Sperco (Willy) Lamartine et son Domaine d'Asie Mineure La Revue de France 1938.
- (29) Talmeyr (Maurice) Lamartine Pacha, Figaro Supplement litteraire 22 Octobre 1927.
- (30) (Anonyme), Lamartine Proprietaire en Turquie, Mercure de France 1er decembre 1912.
- Ouvrages critiçues sur le Voyage en Orient :*
- (31) Bernard (Daniel) Nouveau Voyage en Orient par Lamartine L'Union 1877.

(32) Blanc (Louis) Sur le Voyage en Orient par M. de Lamartine La Nouvelle Minerve Tome, I Paris 1835.

(33) Bonnetty (A.) La Chute d'un Ange de M. de Lamartine, Annales de Philosophie chretienne, Tome XVI 1838.

(34) Bordeaux (Henry) Le Centenaire de Lamartine en Syrie, Annales de l'Academie de Mâcon Tome XXVIII, III eme serie.

(35) Caro (Edme) Varietes litteraires de M. de Lamartine, Mahomet et l'Islamisme, Hachette 1889.

(36) Caro (Edme) Histoire de la Turquie de Lamartine, Revue Contemporaine Tome VI 1854.

(37) Cherisey (Rene Comte de) Annales de l'Academie de Mâcon Tome XXIII, 1922-1923.

(38) Cognets (Jean des) La Vie interieure de Lamartine, Mercure de France.

(39) Deschanel (Paul) Discours prononce à Bergues, 1913.

(40) Doumic (Rene) Lamartine en 1830 et le Voyage en Orient Revue des Deux Mondes 1908.

(41) Doumic (Rene) Lamartine, Librairie Hachette (sans date)

(42) Doutrepont (G.) Du Sentiment religieux chez Chateaubriand, Lamartine et Hugo, Bruxelles Goemare 1906.

(43) Esteve (Edmond) Byron et le Romantisme français, librairie Hachette 1907.

(44) Grillet (Claudius) Le Voyage en Orient de Lamartine et sa Marseillaise de la Paix, Le Correspondant 1920.

(45) Grillet (Claudius) Lamartine au retour du voyage, La Bourgogne d'Or 1937.

(46) Guillemain. (Henri) Lamartine et le Catholicisme, La Revue de France 1er mai 1934.

"(47) Guillibert (Felix) Voyage en Orient, France litteraire Juin 1835.

(48) Herriot (Edouard) Lamartine Homme politique, Nouvelles litteraires 1930.

(49) Joatton (Charles) Le Centenaire du Voyage en Orient, Annales de l'Academie de Mâcon III eme serie, Tome XXVIII 1932-1933.

(50) Jourda (Pierre) l'Exotisme dans la Litterature française depuis Chateaubriand, Boivin et Cie editeurs Paris 1938.

(51) Legouve (Ernest) Soixante ans de Souvenirs Tome I Paris 1886.

(52) Le Liboux (Gildas) l'Evolution religieuse de Lamartine, La Revue Augustinienne 15 Août 1908.

(53) Marechal (Christian) Veritable Voyage en Orient d'apres les manuscrits originaux de la Bibliotheque Nationale, Documents inedits. Lib. Blond et Cie 1908.

"(54) Mariel (Jean) Carnet d'un Voyageur, le Divan 1913.

(55) Ojentin - Bauchart, Lamartine et la Politique etrangere de la Revolution de fevrier, Paris Juven 1907.

(56) Planche (Gustave) Nouveaux Portraits litteraires Tome I, Amyot, Paris 1854.

- (57) Ripert (Emile) Le Centenaire du Voyage en Orient, Figaro 1932.  
 (58) Stendhal, Correspondance inedite, Tome I Paris 1855.  
 (59) Terrin (Charles) Lamartine en Orient ou Le Nouveau Messie, Le Temps 14 Août 1932.

*Sources turques :*

- (60) Atabinen (Rechid Saffet) Lamartine, fervent Ami des Turcs.  
 (61) Danişment (İsmail Hami) Cumhuriyet, 25 aralık 1940.  
 (62) Ethem (Halil) Yedikule Hissarı. Kanaat Kütüphanesi 1932.  
 (63) Ethem (Halil) Topkapı Sarayı, Kanaat Kütüphanesi 1931.  
 (64) Nedim Hayrettin, Şehbal, 1 mayıs 1327.  
 (65) Refik (Ahmet) Lamartine, Türkiyeye muhaceret kararı, İzmirdeki çiftliği, Orhaniye matbaası istanbul 1925.  
 (66) Safa (Halit) Article sur Lamartine, Mektep cilt IV 1311.  
 (67) Safa (Peyami) Lamartine için, Cumhuriyet 1 mart 1940.  
 (68) Sırrı (Nahid) Tarihi Osmani Encümeni mecmuası cilt I no: 1 Haziran - Ağustos 1929.  
 (69) Sırrı (Nahid) Ülkü Mecmuası cilt 16, no 95, 1941.  
 (70) Şeref (Abdurrahman) Tarihi Osmani Encümeni mecmuası cilt II Ahmet İhsan ve Şükrekâsı, 1327.  
 (71) Uşaklıgil (Halit Ziya) Article sur Lamartine, Son Posta 15 ocak 1941.

*Ouvrages de second plan :*

- (72) Alix (Roland) Lamartine Voyageur passionné, Nouvelles littéraires, 20 septembre 1930.  
 (73) Carassuza, Épître a Lamartine au sujet de la Turquie, Garnier 1858. '  
 (74) Darmesteter (Jean) Essais Orientaux, Calmann Levy 1883.  
 (75) Dagey (Jean) Le Centenaire du Voyage en Orient, Figaro 27 Août 1932.  
 (76) Dartois (Yves) Chez Lamartine au Liban, Candide 25 Juillet 1935-  
 (77) Driault (Edouard) Lamartine et la Politique étrangère par Quentin-Bauchart, Revue historique, Tome XCVIII Mai- Août 1908.  
 (78) Estournal (Comte Joseph d') Journal d'un Voyage en Orient 2. vol. Paris impr. de Crapelet 1844.  
 (79) Evans (Serge) Voyageurs et Romanciers, Lamartine et son Génie A. Messein 1933.  
 (80) Guichard (Louis) Le Centenaire du Voyage en Orient, Correspondant 10 Juin 1939.  
 (81) Fleuriot de Langle (P.) Lamartine et Geramb, Pelerins d'Orient, Figaro 22 Avril 1933.  
 (82) Guerin (D.) Les Idées sociales de Lamartine, Revue des Sciences Politiques, Juillet-Sept. 1924.  
 (83) Yorga (N.) Les Voyageurs français dans l'Orient européen, Boivin et Cie editeurs J. Gamber editeur Paris 1928.